

TEL
ÉTAIT



BERNARD DE FALLOIS

TEL ÉTAIT
BERNARD DE FALLOIS
(1926-2018)

Éditions de Fallois

© Éditions de Fallois 2018
22, rue La Boétie, 75008 Paris

ISBN 979-10-321-0126-1

PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

Pour saluer Bernard de Fallois

DOYEN DE L'ÉDITION encore en activité depuis la mort de Maurice Nadeau, Bernard de Fallois, qui vient de s'éteindre à 91 ans, ne fut pas seulement l'une des figures marquantes de son métier durant le demi-siècle échu : c'était un homme de qualité, dont la vaste culture classique, l'étendue du goût, l'acuité de l'intelligence, le flair appuyé sur une expérience éprouvée des choses de la librairie, la causticité de l'humour, la franchise toujours courtoise, la curiosité intellectuelle inassouvie étaient sans égal dans son milieu. S'il n'avait pas « tout lu », il avait beaucoup lu, en profondeur ; il pouvait soutenir une conversation, improviser

une conférence ou prendre part à un débat sur un écrivain ou une œuvre littéraire en réussissant la prouesse de ne jamais émettre une pensée qui fût un lieu commun, une idée marquée du sceau de la doxa, une vue politiquement correcte, au risque de choquer, de provoquer ou de surprendre (fou de cirque, il s'était institué producteur de la troupe « Les Muchachos »), ce qui l'amusait plutôt tant il lui importait de demeurer avant tout un esprit libre, dépris des idéologies, fût-il classé à droite.

Après des débuts dans la vie comme professeur au collège Stanislas à Paris, ce qui n'allait pas de soi dans une vieille famille de militaires, il enseigna durant une quinzaine d'années au lendemain de l'agrégation de lettres classiques. Mais très jeune, avant la trentaine, il emprunta parallèlement des chemins de traverse qui le firent entrer dans l'édition. La préparation de sa thèse sur Proust (son écrivain de chevet, du début à la fin) lui fit connaître sa descendante, Suzy Mante-Proust ; la confiance, ou l'indifférence, fut telle qu'elle lui laissa fouiller dans son tas de vieux papiers qui n'avaient pas encore l'allure d'archives, il s'en faut. Il y fit deux

découvertes dont la révélation bouleversa notre intelligence de cette œuvre : les manuscrits inachevés de *Jean Santeuil*, œuvre de jeunesse constituée de fragments contenant en germe des morceaux de la future *Recherche du temps perdu*, et un recueil de textes sur la littérature et l'art d'écrire que le jeune chercheur baptisera lui-même *Contre Sainte-Beuve* en en assurant l'édition chez Gallimard. Il est d'ailleurs assez piquant, en retrouvant le premier numéro du *Bulletin Marcel Proust* (1950), publié sous les auspices de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray, de constater que Bernard de Fallois figure au bureau en qualité d'« archiviste » !

Entré chez Hachette où il œuvra au Livre de Poche, il fut directeur général du groupe qu'il quitta pour le groupe rival, les Presses de la Cité, où il s'attacha notamment au développement de Presses Pocket et de Julliard. Jusqu'à ce qu'à 61 ans, il se décide à voler de ses propres ailes en fondant les éditions qui portent son nom, y emmenant quelques auteurs (les droits de Marcel Pagnol) pour démarrer, bientôt rejoints par Hubert Monteilhet, Robert Merle, Alain Peyrefitte, Rose Tremain, Kate

Atkinson, Françoise Chandernagor, Jacqueline de Romilly, Mgr Lustiger, Vladimir Volkoff, Friedrich Dürrenmatt, Marc Fumaroli, Fernand Braudel, qu'il publia avec le même soin qu'il accordait aux *Mémoires* de Raymond Aron ou à l'exhumation des articles et chroniques d'Emmanuel Berl, ou d'autres tels Alain Besançon et ceux trouvés dans le sillage de la revue aronienne *Commentaire* dont il était un pilier. Attentif à tous et à chacun, il faisait de ses auteurs des amis auxquels il ne marchandait pas son admiration.

Il fallait le voir par exemple s'enflammer à l'évocation des poèmes non moins brûlants que Paul Valéry amoureux adressa à sa maîtresse Jeanne Loviton dite Jean Voilier en littérature. Le recueil de ces poèmes parut sous les auspices de Bernard de Fallois sous le titre *Corona & Coronilla*. Il avait fallu soixante-trois ans pour qu'ils soient enfin publiés. Un événement éditorial. Longtemps interdite par la famille du poète qui avait carrément effacé ces traces « honteuses » de sa biographie, la publication était envisageable depuis que les manuscrits avaient été mis en vente aux enchères en 1979 et 1981. La patience,

l'enthousiasme et la compétence de l'éditeur avaient fini par vaincre les réticences des ayants droit. La fille de Valéry avait instauré le tabou sur toute cette histoire afin qu'elle n'entachât d'aucune manière le prestige du grand homme ; sa petite-fille l'avait levé. Ce n'était évidemment pas du niveau des vers qui avaient assuré sa gloire, ceux de *La Jeune Parque* (1918), du *Cimetière marin* (1920) ou de *Charmes* (1922). Mais Bernard de Fallois tenait ces vers pour « *une des suites élégiaques les plus belles de notre littérature* »... Il se disait convaincu qu'un jour, certains de ces poèmes figureraient dans les anthologies. Notant l'évident plaisir que Valéry avait eu à les composer, il s'était persuadé, dans une éclairante postface, que cette publication servirait sa mémoire auprès des lecteurs. Lui permettrait-elle de passer de la catégorie des poètes que l'on admire (Malherbe, Mallarmé) à la catégorie de ceux que l'on aime (Nerval, Apollinaire) ? Ils furent jugés splendides ou anodins, légers ou gracieux, touchants de simplicité ou charmants sans plus. Fallois, lui, y croyait dur comme fer jusqu'à s'en faire l'ardent plaideur en s'offrant la volupté de cette postface, chose rare chez un éditeur.

Il fallait le voir sur le plateau d'Apostrophes dissimulé dans le public derrière son auteur Hugo Claus, savourant l'instant avec malice lorsque l'auteur du *Chagrin des Belges* avait remis à leur place Françoise Sagan et Alain Robbe-Grillet qui venaient de s'extasier devant l'excellence du titre de son roman : « Ah bon... Parce qu'il y en a un parmi vous qui comprend le néerlandais ? », répartie qui les laissa médusés. S'en souvenant longtemps après, Fallois en riait encore.

Il fallait le voir défendre Roger Nimier, dont la publication de la correspondance avec Paul Morand posait problème chez Gallimard en raison de la liberté de ton des épistoliers, parfois misogyne, potinière, xénophobe ou raciste. Bernard de Fallois, exécuteur testamentaire de Roger Nimier, en soutenait naturellement la publication. Lui qui possédait une centaine de lettres que lui avait adressées l'écrivain, témoignait de ce qu'elles étaient souvent marquées par l'esprit du canular car ce ton était son genre.

Il fut aussi l'éditeur de Simenon aux Presses de la Cité et leur relation illustre bien ce que peuvent être les rapports entre un auteur et

son éditeur lorsqu'ils sont marqués du sceau de l'amitié et de l'estime réciproque. À bien des égards, Simenon est l'anti-Proust : qu'il s'agisse de la culture, du style, de l'univers, de l'éducation, de la formation, des goûts, des tropismes, tout les opposait. Pourtant on ne s'étonne pas que Georges Simenon l'ait choisi pour lui confier sa manière de comprendre Proust : il lui disait la vérité sur son œuvre. Sa propre vérité de lecteur. Ainsi, après avoir dicté *Un homme un autre*, Simenon notait :

« J'ai failli le garder dans mes tiroirs sans le laisser publier. Un de mes amis, Bernard de Fallois, qui l'a lu à la maison où il était venu me voir, m'a convaincu du contraire. Je l'ai donc publié, en me souvenant toujours des paroles du père Fayard. Un romancier qui abandonne le roman déçoit fatalement ses lecteurs. »

Fallois lui consacra d'ailleurs en 1961 l'une des toutes premières monographies parues sur son œuvre, celle qui donna le « la » tant ses analyses étaient fines et argumentées ; pour autant, jamais il ne réussit à lui faire quitter Les Presses de la Cité pour le rejoindre dans sa propre maison car le romancier l'eût vécu comme une trahison vis-à-vis de Sven Nielsen.

Lorsque Fallois lui rendit visite à Lausanne afin de le débaucher, Simenon l'écouta puis fit venir du champagne et trinqua à l'avenir de sa nouvelle maison en lui faisant comprendre délicatement qu'il ne fallait pas insister car il demeurerait fidèle à son éditeur de l'après-guerre. Il n'en resta pas moins très proche de Fallois :

« C'est celui qui me paraît le meilleur de ceux qui ont été écrits sur moi (y compris les études moins importantes). Il parle moins de moi que de mon œuvre, ce qui est déjà un soulagement. [...] j'ai été heureux de voir la résonance de mes livres chez un garçon pour qui j'ai beaucoup d'amitié. [...] Dans mes testaments successifs, j'ai désigné en dernier ressort, et faute de mieux, la Société des auteurs (j'ai horreur de celle des gens de lettres). Il faudra que je corrige mon testament et que j'écrive le nom de De Fallois à la place. [...] Ce dont je lui suis le plus reconnaissant, c'est de ne pas avoir parlé de "phénomène", de ne pas prétendre analyser le "mécanisme de la création", de ne pas chercher les "sources", mais d'avoir essayé de comprendre un certain nombre de romans – et de les avoir compris.

Quand je dis un certain nombre, je veux dire tous mes romans, car il les a tous lus scrupuleusement, certains deux et trois fois. Plus tard, peut-être serai-je capable de lire ces sortes d'ouvrages sans être pris de panique.»

Voilà, Bernard de Fallois était quelqu'un comme ça, tout de discrétion (rares sont ses photos et ses interviews) sauf dans l'affirmation de ses convictions, observateur attentif mais très critique et moqueur de la vie politique, toujours disponible pour défendre son catalogue et ses auteurs dans une émission ou un débat, préfaçant Joachim du Bellay ou Brasillach, Jouhandeau ou Mérimée, mais jamais pour parler de lui. Le paradoxe (sauf à ses yeux et son déni était désarmant) est que ces dernières années, sa maison souffrait comme d'autres maisons indépendantes. Ses auteurs avaient vieilli avec lui. Et ceux qui n'étaient pas morts étaient partis ailleurs, justement pour ne pas vieillir avec lui.

Et puis il y a quelques années, la silhouette tassée après avoir été très haute mais l'œil toujours aussi vif dès qu'il s'agissait de juger livres, manuscrits et écrivains, poursuivant sa collaboration avec son regretté ami

suisse Vladimir Dimitrijevic, patron de L'Âge d'Homme, il publia en coédition avec elle le roman d'un inconnu nommé Joël Dicker (*La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert*), exprima *urbi et orbi* un enthousiasme communicatif et fit de cette histoire un immense succès français et international qui renfloua sa maison pour de nombreuses années et lui permit de continuer à publier ce qui lui plaisait sans se soucier de l'avenir, ravi de ce clin d'œil du destin comme un bon tour joué à la profession qui l'avait déjà enterré, repoussant les offres de grands éditeurs anglais afin de faire monter la pression, et rejetant celles d'Hollywood au motif que ce n'était pas à lui mais à eux de se déplacer...

3 janvier 2018

YVES AVRIL

Souvenirs sur Bernard de Fallois

BERNARD DE FALLOIS, c'est pour moi deux époques différentes, séparées d'une quarantaine d'années, et d'abord une période où, même si nous nous disions amis, que nous nous rencontrions plusieurs fois par mois, il était davantage pour moi un maître, impressionnant et fort exigeant.

La première époque, c'est celle des années 50, dernières années de lycée et premières années de fac. En octobre 1951, Monsieur de Fallois, présenté par le préfet de seconde comme jeune agrégé – il avait 25 ans – venant de Beauvais, arrive au collège Stanislas pour enseigner dans les classes de seconde et de première le français et le latin. Il aurait bien aimé enseigner le

grec, mais cet enseignement était depuis longtemps la chasse gardée d'un ancien de la maison. Un jour cependant où quelques-uns d'entre nous lui confiions quelques difficultés, il nous proposa de nous réunir et nous dicta un magistral abrégé de la syntaxe grecque en une grande page dont j'ai conservé le modèle pour mon propre enseignement. En latin, c'était la première fois que je pratiquais – ce que j'ai retrouvé en préparant l'agrégation – le « petit latin » : en classe, nous lisions des pages et des pages de prose latine (point de souvenirs de poésie) avec le strict minimum de commentaires. Jamais de thèmes, mais la version hebdomadaire « en étude », une tradition du collègue Stanislas. Mais il me semble, je viens de me le rappeler, que c'est lui qui nous a fait noter dans un carnet, au fur et à mesure qu'ils venaient dans notre lecture, les expressions courantes et idiotismes du latin, pratique qui m'a été bien utile plus tard.

Le premier souvenir qui me vient des classes de français – c'était aussi un premier contact avec notre professeur –, c'est la dictée (pas de photocopies à l'époque!), suivie de l'analyse de *Harmonie du soir* de Baudelaire et surtout de

l'*Hommage à Puvis de Chavannes* de Mallarmé («Toute aurore même gourde / À crisper un poing obscur / Contre des clairons d'azur/ Embouchés par cette sourde / A le pâtre avec la gourde...»), qui nous a tous abasourdis, et que j'ai resservi plus tard dans mes propres classes, au lycée et à l'université, et toujours avec un grand succès. J'ai gardé de bons souvenirs des explications de Montaigne et surtout de Pascal : avec la déformation inévitable qu'apporte une mémoire qui remonte à plus de soixante ans, j'ai même l'impression qu'en première plutôt qu'en seconde, nous avons passé, sur *Les Provinciales* et sur les *Pensées*, plus de la moitié de l'année – il apporta un jour, de concert avec son collègue André Stegman, un disque où Pierre Fresnay avait enregistré des extraits des *Pensées*. Il y avait aussi Racine et La Fontaine, Chateaubriand et Stendhal : ma passion pour cet auteur tient en partie à un sujet de dissertation qui m'avait rempli de joie, dont je me rappelle à peu près les termes, et c'était, je crois : «Stendhal dit de Julien Sorel qu'il était "brûlant d'amour mais la tête dominant le cœur". Peut-on définir ainsi le héros stendhalien?», ce qui m'a conduit à lire avec passion et pratiquement d'affilée, *La*

Chartreuse de Parme, *Lucien Leuwen*, *Lamiel* et les *Chroniques italiennes*, et à dévorer le livre de son ami Bardèche qu'il m'avait conseillé et qu'à l'époque il préférait au *Balzac* du même auteur, qualifié de thèse universitaire un peu pesante. Quarante ans plus tard, il avait changé d'avis.

Ce qui nous étonnait tous chez lui, c'était ses corrigés de dissertation, que de sa chaire il dictait «de chic», avec – c'était devenu une habitude – la chute rituelle: «conclusion: *ad libitum*».

On suivait les programmes: XVI^e et XVII^e siècles en seconde, XVIII^e et XIX^e en première. Je n'ai pas souvenir qu'il nous ait beaucoup parlé de la littérature contemporaine, sauf par courtes allusions, par exemple à *Uranus* de Marcel Aymé, et il y eut aussi, peut-être à propos de Rabelais, une lecture d'un chapitre de *Bande à part* de Jacques Perret qui venait de paraître.

Les archives du collège Stanislas conservent dans *L'Écho de Stan* le discours qu'il prononça sur «les Humanités» à l'occasion de la distribution des prix de l'année 1951-1952.

Une des grandes découvertes de ces années-là, ce fut le cinéma. À l'époque on n'emmenait pas

les élèves au cinéma. Un jour nous eûmes parmi les sujets de dissertation proposés, celui-ci qui nous étonna : «Tableau du romantisme d'après *Les Enfants du Paradis*»¹. Je crains bien qu'il n'ait reçu aucune dissertation sur le sujet mais c'est de là que je date ma découverte et ma passion pour le cinéma. Auparavant, pour moi, c'était un simple divertissement. Mon professeur de lettres m'apprit que c'était un art et un univers. À l'époque, *Le Figaro* publiait le mercredi la liste des nouveaux films présentés à Paris. Bernard me demanda de lui apporter ces pages et il cocha tous les films que je devais impérativement voir, ce qui allait du *Jour se lève* à *All About Eve*, de John Ford à Hitchcock, de René Clair à Jacques Becker. Il avait en particulier une grande admiration pour Fellini et Orson Welles dont il m'emmena voir, après le bac, *Citizen Kane* qu'il appelait «Citoyen Kane». Il avait d'ailleurs parfois des

¹ Des parents s'indignèrent auprès du directeur du collège, le chanoine Mèjeczaze, que le professeur de leur fils ait incité ses élèves à aller voir un film immoral. Convocation du professeur et remontrances. Un de nos camarades qui avait des relations au *Canard enchaîné* raconta la chose, sans en informer Bernard, et on imagine avec quel plaisir les rédacteurs de l'hebdomadaire s'empressèrent de dauber sur l'étroitesse d'esprit des collègues religieux. Nouvelle convocation. Un exemplaire du *Canard* était sur la table du directeur qui attendait des explications.

goûts inattendus : je me souviens qu'il m'avait recommandé *Les Pieds nickelés*, me disant qu'il avait convaincu Maurice Bardèche de lui laisser écrire dans l'*Histoire du Cinéma*, que celui-ci avait composée avec Brasillach, une critique élogieuse de ce film. On ne s'étonna pas de le voir sous le nom de René Cortade (personnage principal de *Comme le temps passe*) devenir critique de films dans le journal *Arts*. Ses critiques étaient d'ailleurs très littéraires (rien de technique) et j'ai été très heureux de relire celle qu'il avait faite de *La Dolce Vita*. Il disait qu'il avait encouragé Simenon, qui était président du jury cette année-là (1960) de Cannes, à imposer la Palme d'or pour ce film.

Dans les années qui suivirent le bac, années où nous nous voyions très souvent, la découverte du cinéma s'accompagna d'une autre découverte, celle de tout un pan de la littérature que j'ignorais complètement (la musique aussi ? non. Cela l'ennuyait, disait-il. Il m'a tout de même fait entendre *Le Chant des forêts* de Chostakovitch et le 2^e Concerto de Rachmaninov, sans doute à cause de *Brève Rencontre* de David Lean, et il trouvait cela effroyablement kitsch, mais je crois que c'était

Rebatet qui lui avait soufflé cet avis). Proust, bien sûr: un jour que j'étais chez Bernard et que je lui faisais une remarque assez stupide sur l'auteur de la *Recherche*, il alla chercher un énorme carton rempli de ses manuscrits (il avait déjà publié ou publierait trois inédits dans la NRF, *Jean Santeuil* et le *Contre Sainte-Beuve*) et me dit que, quand j'en aurais écrit autant, je pourrais me permettre de dire ce genre d'insanités. Et Péguy: il avait « fait » son diplôme d'études supérieures sur les *Quatrains* et c'est lui, il me semble, qui, le premier, me parla de son grand amour déchirant et platonique pour Blanche Raphaël. Il le cita un jour en ajoutant à sa manière plaisamment péremptoire: « D'ailleurs, c'est Péguy qui le dit, et il a toujours raison. »

Mais surtout, quand je regarde aujourd'hui ma bibliothèque, je peux dire: ces livres-là, c'est à cause de lui qu'ils sont là. Allons-y: tout Marcel Aymé, tout Jacques Perret, Roger Nimier (assez peu, curieusement alors que c'était un de ses amis les plus proches), Antoine Blondin, Jacques Laurent, tout Félicien Marceau, tout Simenon (il avait eu la joie de se voir confier par Gallimard un essai sur

Simenon et s'était enfermé à la Bibliothèque nationale pour tout lire, même les petits contes coquins des débuts), Jouhandeau, Montherlant. Tout Brasillach, tout Bardèche (les deux *Nuremberg* dont il me racontait que la police, « des gens très polis », était venue au domicile de l'éditeur [Les Sept Couleurs], c'est-à-dire chez lui, en saisir les exemplaires, et lui faire passer quelques moments en prison) ; l'*Histoire de l'armée allemande* de Benoist-Méchin qu'il admirait, au contraire de ses livres suivants, si populaires (*Mustafa Kemal, Ibn Seoud*, etc.), qui selon lui n'étaient que du « grand journalisme », Fabre-Luce, P.-A. Cousteau, Rebatet ; les livres dont il venait de faire le compte rendu dans la *Revue de Paris* : *Les Sept Piliers de la sagesse* (il avait fait la recension de *Lawrence l'Imposteur*, de Richard Aldington), qu'il m'a un jour apporté et que j'ai ainsi lu à 18 ans, *Le Questionnaire* d'Ernst von Salomon (il avait de l'admiration pour *Les Réprouvés*, du même auteur, qu'il trouvait cependant inférieur à Malraux). La seule découverte qu'il me doit, c'est Léon Bloy dont il est venu emprunter à la bibliothèque de mon père quelques œuvres car c'était cet auteur qu'il devait présenter dans

les cours qu'il donnait l'été de cette année-là à la Sorbonne. Il avait été en particulier très étonné du *Salut par les Juifs*. Je me souviens qu'il sortait de ces cours, quelque peu agacé du tourbillon de jeunes Américaines ou Suédoises qui virevoltaient autour de lui jusqu'à la rue de la Sorbonne.

À cette époque, Bernard était exigeant et même intolérant. Quand Henri Birault, son ancien professeur de philo, est venu faire des cours à la Sorbonne, Bernard me dit qu'il fallait absolument aller les suivre, mais je m'étais inscrit à Louis-le-Grand, aux heures où avaient lieu ces cours, pour des leçons de russe. Je le dis à Bernard qui explosa, me disant que j'étais aussi idiot que quand j'étais élève de seconde, que bientôt j'allais lui dire que je ne pouvais me présenter au bac parce que j'apprenais à faire du cheval, etc. Bref, j'ai laissé le russe et suivi les cours de Birault auxquels d'ailleurs je n'entendis strictement rien (Heidegger: qu'est-ce que l'être en tant qu'être? Pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas rien?). Sa personnalité écrasante face à celle d'un adolescent prompt à l'admiration et sans guère d'esprit critique faisait que nous

avons tendance à l'imiter en tout, ou plutôt à le copier, ses jugements assénés, ses opinions, son langage sans nuances, ses gestes même (le porte-documents balancé au bout du bras). Je dis « nous » parce que je constatais cela aussi chez d'autres de ses élèves et anciens élèves. Je lui en ai voulu longtemps de ne pas s'en être rendu compte. Et puis, je me suis dit plus tard que tout ce qu'il m'avait apporté valait bien un risque dont je crois qu'il n'était pas conscient.

Il était souvent déconcertant : il pouvait à quelques jours ou mois de distance donner une opinion contraire à celle qu'il avait émise et d'un ton aussi tranchant. Je lui parle un jour de la guerre d'Espagne, de José Antonio, il tire un livre (*Dignidad humana y justicia social*) de sa bibliothèque et me lit la fin d'un discours du chef de la Phalange, beau texte, lyrique, émouvant ; bien naïf, disait-il, mais tellement sympathique. Cela me touche tellement que j'entreprends quelque temps plus tard la traduction intégrale de ces discours. J'en dis un mot à Bernard qui éclate de rire, se moque de la naïveté de José Antonio, de ses propos ridicules sur Jean-Jacques Rousseau (« un homme nefasto »). J'étais complètement désarçonné.

Il pouvait tenir des propos pleins de sympathie pour le catholicisme et les catholiques puis me dire à l'emporte-pièce : « Lis une histoire des religions et tu verras que tout cela est complètement absurde. » D'ailleurs jusqu'à la fin de sa vie – il le disait encore quelque temps avant sa mort – il ne comprenait pas comment des gens intelligents et cultivés pouvaient croire aux vérités du christianisme. Il avait gardé, je pense, de sa fréquentation de jeunes militants de l'Action française l'habitude de ne jamais dire « les prêtres », mais « les curés ». Beaucoup plus tard, il évoquait avec agacement ce tribunal de « curés » devant lequel il avait comparu quand il préparait la publication d'un livre du cardinal Lustiger.

À l'époque, c'était avant la rencontre et les cours d'Aron, dans ses rapports avec des personnalités de droite ou d'extrême-droite, il agissait surtout par fidélité, non par conviction. Il était extrêmement sceptique. Quand j'ai dû faire pour Sciences Po (une grosse erreur de sa part de m'avoir encouragé à entrer dans cette École) une présentation et une analyse politique et économique d'un journal de mon choix, il m'a introduit à *Rivarol* dont j'ai interviewé

les rédacteurs. Quand j'ai montré mon travail à Bernard, il s'est esclaffé, me disant : « Mon pauvre vieux, tu t'es fait complètement avoir », et il m'a montré toutes les omissions délibérées, en particulier sur le budget du journal, dont ces journalistes avaient miné mon travail. Je lui avais fait envoyer un hebdomadaire « pour les jeunes » qu'avait lancé le groupe de propagande anticommuniste « Paix et Liberté », bien connu à l'époque. Il y avait jeté un coup d'œil furieux puis m'avait expliqué que ces gens-là, subventionnés par l'Amérique d'Eisenhower, représentaient un monde qui était au moins aussi odieux que celui qui était derrière le Rideau de fer. Les guerres coloniales étaient pour lui des absurdités « bourgeoises ».

À la fin des années 50 et au début des années 60, les dernières fois que je l'ai vu avant de le retrouver au début du siècle suivant, il avait quitté l'enseignement – il me dira plus tard combien ces années d'enseignement l'avaient passionné – et paraissait s'orienter vers le journalisme. Il préparait avec Antoine Pinay et Gabriel Arminjon, et Jean Jardin, me semble-t-il, un journal, *Le Temps de Paris*, qui disparut rapidement. Il collabora aussi à

l'éphémère *Artaban* de Jacques Hébertot où il retrouvait ses amis Christian Millau et Stephen Hecquet. Il y assumait la chronique cinématographique qu'il inaugura par une critique assez injuste d'*Arsène Lupin* de son cher Jacques Becker.

Ensuite, après mon service militaire, un séjour de quelques années à l'étranger, mon retour en France, j'ai suivi de loin sa carrière d'éditeur : Presses de la Cité, Hachette, fondation des Éditions de Fallois et aussi création de *Commentaire*. Je suivais avec quelque étonnement ses engagements politiques : je me souviens de son article dans *Le Monde* à l'occasion de l'élection de Valéry Giscard d'Estaing (article stigmatisé par *Rivarol* qui y voyait flatterie, chose assez peu imaginable) et je n'ai jamais pu comprendre le soutien qu'il a continué à lui apporter. Mais dans cet article, apparaissait aussi nettement plus qu'une sympathie pour François Mitterrand. Si je voyais bien ce qu'il admirait chez celui-ci, son vote pour Hollande, qu'il trouvait assez sympathique, m'est demeuré inexplicable, même s'il avait des raisons de n'avoir aucune estime pour Sarkozy. Dans une conversation téléphonique de plus d'une heure

en juin 2017, il voulait savoir pourquoi j'étais déçu de l'élection d'Emmanuel Macron et cette conversation, nous l'avons poursuivie quelques jours plus tard, rue La Boétie. La dernière fois, hélas, que je l'ai vu.

Ce nouveau (nouveau pour moi) Bernard de Fallois, je l'ai retrouvé au début de ce siècle. Bernard Plessy dira avec quelle générosité l'autre Bernard avait aidé matériellement, financièrement, intellectuellement *Le Bulletin des Lettres*. J'y avais fait une recension du beau livre de Simone Bertière sur Marie-Antoinette. Bernard de Fallois avait écrit à Bernard Plessy pour lui demander de me remercier de cet article ou plus exactement d'une phrase que j'avais écrite et à laquelle il avait été sensible. Nous avons repris contact et j'ai eu l'impression de renouveler une amitié. Autrefois nous nous voyions plusieurs fois par mois. Ces derniers temps cinq ou six fois par an, mais son amitié, moins stimulante, était reposante. Il écoutait, il questionnait, il me parlait de ses trois anévrismes qu'il avait décidé alors de ne pas faire opérer : la mort ne l'inquiétait pas, c'était plutôt le risque de handicap qu'on lui avait annoncé. Chose tout à fait nouvelle pour moi, il évoquait sa famille, l'exode

avec sa mère au volant, son frère prisonnier dans le nord de l'Allemagne et que sa fiancée avait pu rejoindre pour célébrer leur mariage dans l'Oflag. Je ne comprenais pas toujours le choix des auteurs qu'il publiait. Mais il y entraînait souvent quelque chose qui lui appartenait en propre et qui n'avait rien de politique : la fidélité à laquelle il ajoutait la délicatesse. Je pense à Félicien Marceau, Vladimir Volkoff, Simone Bertière, Jacqueline de Romilly («le fidèle Bernard», disait-elle), Robert Merle, Olivier Merle, Alain Besançon, François-Georges Dreyfus et tant d'autres. Il m'a confié la relecture de quelques livres. Je lui ai envoyé une de mes filles qui cherchait des conseils d'orientation et un jour, il m'a téléphoné pour me demander si elle était encore libre et il l'a engagée comme attachée de presse. Elle et moi étions côte à côte à ses funérailles. Désormais nous partageons nos souvenirs.

PIERRE BARILLET

UN TÉMOIGNAGE SUR VOUS, mon cher Bernard?

Vous ne m'inspirez certes pas une oraison funèbre. Pour moi vous êtes vivant, et vous le serez toujours.

Je pourrais certainement regretter de n'avoir pas su profiter davantage de votre savoir et de votre érudition, mais nous conversions et plaisantions au jour le jour comme auraient pu le faire les lycéens que nous étions et qui s'étaient frôlés à deux ans près à Janson-de-Sailly.

Enfants du même quartier, ces souvenirs d'un autre temps nous réunissaient et j'arpentais par la pensée cette rue Cortambert si souvent parcourue jadis, sans qu'elle ait changé depuis, et où vos jeunes années vous ont enraciné.

Moi, j'avais depuis longtemps traversé la Seine et c'est mystérieusement, sans que je puisse imaginer que le sort y soit pour quelque chose, que vous avez pris vos habitudes presque quotidiennes dans un bistrot situé dans une ruelle du septième, juste en face de chez moi, et c'est là que nous avons fait réellement connaissance!

Nous bavardions de tout et de rien, commentions les parutions littéraires et plus légèrement les soubresauts politiques. Mes histoires de théâtre vous divertissaient. Vous aviez le sourire malicieux et sous votre apparente gravité le sens de l'humour et des dispositions à rire. Derrière votre modestie se devinait l'écrivain qui avait donné ses preuves, le découvreur de *Jean Santeuil*, qui assura la consécration de Proust, celui qui ressuscita les sublimes derniers poèmes de Valéry, le grand critique qui se cacha derrière le pseudonyme de René Cortade pour louer ou pourfendre les cinéastes qui imposèrent les films français du vingtième siècle et qui grâce à lui ont laissé une trace artistique.

Enfin, pour ma plus grande fierté, vous

avez édité mes livres, ce qui nous a un peu immortalisés ensemble!

Et puis du jour au lendemain, le bistrot d'en face a fermé boutique. Il faut dire que nous n'en étions presque plus que les seuls clients, mais cela ne vous déplaisait pas. D'autant mieux, nous nous y trouvions presque chez nous!

Mais vous vous êtes senti désemparé par cette faillite.

Vous avez bien cherché dans le quartier un autre terrain où nous retrouver mais le terrain nous semblait défavorable et notre intimité peinait à y reprendre racine.

Et puis vous avez disparu et je ne vous ai plus revu.

Mais je ne désespère pas de me cogner à vous un jour prochain et de reprendre nos habitudes dans un « doux caboulot » du quartier.

BARTOLOMÉ BENNASSAR †

C'EST À JEAN-LOUIS VOISIN que je dois d'avoir connu Bernard de Fallois, et je lui en resterai toujours reconnaissant, car c'était une rare chance que de connaître cet homme exceptionnel.

Le mot de chance convient parfaitement à la situation qui était la mienne à ce moment-là. J'avais publié trois romans, et même si le premier avait donné lieu à des traductions et à un film, je mentirais si je prétendais que ces livres avaient été de grands succès; et la mort brutale de René Julliard, mon premier éditeur, me mettrait en difficulté. Je ne savais que faire du dernier livre que j'avais écrit dans lequel les truites tenaient une grande place. Le conseil de Jean-Louis Voisin fut excellent. Je n'avais rien d'un auteur célèbre, et je ne m'attendais

pas à être reçu dans cette maison qui m'était inconnue avec tant de gentillesse.

Bernard de Fallois me fit le meilleur accueil. Il voulait que je lui explique ce qu'étaient les truites, mais il s'informa aussi de mes projets et de ce que je pouvais lui donner à lire. Et il ne s'agissait pas de paroles en l'air. De sorte que je trouvais très vite, par miracle, un nouvel éditeur.

Dès lors, je devins un habitué de la rue La Boétie où les Éditions de Fallois avaient élu domicile. Et chaque voyage à Paris me conduisait dans cette maison où Bernard de Fallois régnait pacifiquement sur une tribu aimable. Tout naturellement, je trouvais dans cette maison un éditeur aux écoutes.

Il s'inquiétait de mes problèmes professionnels. Et je m'entretenais avec lui de ma vie quotidienne à Toulouse. J'appréciais infiniment son extraordinaire gentillesse, dont ses auteurs étaient les bénéficiaires les plus habituels.

J'avoue que Bernard de Fallois me paraissait sinon «immortel», je n'irais pas à cet extrême, au moins exceptionnel, et j'appréciais le climat qui régnait dans la maison.

Jouissant de la confiance et de l'estime de ses auteurs, il me semblait incarner «l'éditeur idéal» que tout autre qui l'avait, par chance, découvert, chercherait à conserver d'un livre à l'autre. Et je n'imaginai pas qu'il était, en dépit des apparences, aussi fragile qu'un autre. Ce qui explique que la nouvelle de son décès m'a consterné tout en me laissant presque sceptique. Hélas! J'ai dû me rendre à l'évidence. Et j'imagine la tristesse, le désarroi de tous.

SIMONE BERTIÈRE

Hommage à Bernard de Fallois

UN TRÈS ANCIEN SOUVENIR me ramène au début de juillet 1948. Cette année-là un Ovni vint troubler la proclamation des résultats de l'agrégation des lettres masculine. Aucun des normaliens pouvant prétendre à la première place ne remportait la timbale. Le cacique était un inconnu, qui, écarté pour raisons de santé des classes préparatoires, s'était hissé tout seul au plus haut niveau, en quatre courtes années. Il se nommait Bernard de Fallois. J'entendis encore parler de lui lorsqu'il découvrit un inédit de Proust – *Jean Santeuil* – qui lui promettait un bel avenir dans l'université. Mais il s'en détourna pour l'édition et il disparut de mon horizon pour quarante ans.

Le hasard des nominations m'ayant conduite en province avec mon mari, j'y fis une carrière sans histoire, jusqu'au jour où je le perdis et où je m'attachai à sauver, de ses travaux, ce qui pouvait l'être. Et bientôt, après une édition des *Mémoires* de Retz, je décidai en 1988 d'écrire la biographie du prélat frondeur.

« Cela intéresserait Monsieur de Fallois », me dit-on. Débutante de 60 ans, j'abordai donc, pleine d'une crainte révérencielle, ce personnage que le temps écoulé nimbait de légende. Devant mon projet, platement scolaire, il fut évasif, avec des égards dont je lui sus gré. Mais j'avais compris. Je commencerais par l'écrire, cette biographie ! et pour l'éditer, on verrait ensuite. Deux ans plus tard, le manuscrit était prêt. Entre-temps, Bernard de Fallois, qu'une restructuration des Presses de la Cité poussait vers la retraite, avait choisi de fonder sa propre maison : je tombais à pic. Tout alla très vite. *Ma Vie du cardinal de Retz* occupa, après un livre du cardinal Lustiger, la seconde place au catalogue de 1990 et j'en suis très fière. Ainsi débuta une collaboration qui se poursuivit trente ans sans rupture.

Elle était fondée sur une confiance

réci-proque, qui ne s'est jamais démentie. Même âge – à cinq mois près –, mêmes études, même culture « classique » nous fournissaient des références communes, bien que nous fussions issus de milieux tout à fait différents. Et si nos goûts pouvaient parfois diverger, nous avions en matière de style même exigence de qualité. Nos affinités intellectuelles et morales m'ont valu une extraordinaire liberté. Une fois arrêté le sujet d'un livre – pour une biographie le nom du personnage lui suffisait –, j'avais carte blanche. Pas de délai préfixé : « Prenez votre temps, je vous publierai quand vous serez prête. » Il se gardait d'intervenir en cours de rédaction : « Vous connaissez mieux que moi l'histoire du XVII^e siècle... » Je livrais le produit fini et c'est alors seulement que je signais le contrat. Jamais il ne pesa sur mes projets et il me permit même des escapades hors du domaine où l'on m'attendait. Que rêver de mieux ?

Il vouait aux livres – j'entends par là l'objet matériel – un amour presque sensuel. Il tenait à les vêtir d'un habit raffiné. Pour le titre, il jouait sur le choix des caractères et sur la couleur, en harmonie avec le sujet traité et avec la vignette

ornementale. Résultat : ses couvertures ont un style propre, on les identifie au premier coup d'œil. Il aimait le travail bien fait, impeccable. En veut-on une preuve ? Naguère, en recevant le petit volume consacré à Dumas, nous avons découvert avec consternation que, sur la couverture, figurait le portrait du fils et non du père. Que faire ? Pas question d'*errata* aux Éditions de Fallois ! Il envoya le premier tirage au pilon et n'adressa de reproche à personne. Tel il était, grand seigneur !

Avec une modestie teintée de fierté, il expliquait que son métier tenait de l'artisanat : il fabriquait des livres et il lui fallait les vendre. Et il savait se battre pour en assurer la promotion. Cependant jamais le souci de rentabilité ne le conduisit à publier n'importe quoi. Son catalogue n'est pas composé seulement de chefs-d'œuvre, mais on n'y trouve que des ouvrages auxquels il avait prêté, dans un ordre ou un autre, quelque mérite.

Ce grand éditeur était aussi un homme, qui gagnait à être connu. Oh ! il se défendait bien. Il avait l'art de faire parler les autres sans se livrer lui-même – ce qui est indispensable dans

ce métier, face aux auteurs à l'ego complaisant. Quand on le voyait tirer une chaise à lui et s'asseoir face à vous en arquant un sourcil, avec une lueur malicieuse dans l'œil, on pouvait être sûr qu'il allait vous poser une question imprévue. Il vous testait. Anticonformiste affirmé, adversaire résolu du prêt à porter et du prêt à penser, il cultivait sa singularité. Il s'était créé un personnage en marge des conventions. L'informe parka d'un beige délavé qui était sa tenue ordinaire rehaussait son allure souveraine. Rétif à tout embrigadement, il fuyait les thèmes à la mode et il avait contre les imposteurs des mots redoutables.

Mais il ne s'enfermait pas dans ses rancœurs. Aucun repli sur soi, aucun cynisme. Il adorait la vie. Il était plein de curiosité pour les gens et les choses, il les croyait dignes d'être observés. Il s'intéressait aux autres, non par voyeurisme, mais par envie de savoir, de les connaître de l'intérieur, par empathie. En bon lecteur de Proust, il était féru de psychologie et l'on sentait bouillonner en lui une vocation – contrariée? – de romancier. Et lorsque ses enquêtes le conduisaient vers des gens à son gré, il déployait pour eux des trésors

d'affection et se montrait d'un inépuisable secours. Il a tenu lieu de famille à Jacqueline de Romilly durant des années, jusqu'à la fin. Il était respecté et adoré de la petite équipe qui travaillait pour lui sans se ménager, parce qu'il était chaleureux et sécurisant. Et chacun savait pouvoir compter sur lui en cas de coup dur.

Au fil du temps, ma relation toute professionnelle avec lui s'était modifiée. Elle se mua en une profonde amitié. À mesure que s'éclaircissaient les rangs dans la génération qui fut la nôtre, notre univers culturel se réduisait. « J'ai de plus en plus de peine à trouver des interlocuteurs qui me comprennent, me disait-il. La façon de s'exprimer, la façon de penser ne sont plus les mêmes. » Nous nous sommes donc mis à parler à bâtons rompus de tout et de rien, de la vie, de la mort et de la fin du monde, dans les dimanches creux, le plus souvent par téléphone, parce que nous avions l'un et l'autre quelque peine à nous déplacer. Nous comparions les misères que nous infligeait le grand âge et nous nous encourageions mutuellement à les supporter. Il est parti le premier, me laissant un mot d'ordre – ne pas flancher – et de merveilleux souvenirs.

ALAIN BESANÇON

Bernard de Fallois

PEU DE RELATIONS sont aussi pénibles que celles qui se nouent entre l'auteur et l'éditeur. L'auteur apporte son manuscrit, avec toute la délicatesse craintive d'une mère entourant son bébé fragile et nouveau-né, et il le donne à l'éditeur pour le voir aussitôt plongé dans les eaux glacées du calcul égoïste. L'éditeur reçoit le manuscrit entre beaucoup d'autres. Il est habitué à l'infinie vanité des auteurs. Il calcule combien ce manuscrit va lui coûter et l'évalue en fonction de cette considération et non en vertu seulement de la qualité unique que l'auteur lui attribue. C'est comme ça, la nature de cette relation l'exige ainsi.

J'ai rencontré Bernard de Fallois quand il

dirigeait le groupe des Presses de la Cité avec un style impérial qui me fit grande impression. Avec quelle timidité je lui confiais un assez gros manuscrit qu'il voulut bien éditer. Puis un autre, puis celui d'une élève. Il les prit. Bernard de Fallois décida alors de fonder une maison d'édition sous son nom. Publier chez lui me parut toujours un honneur. J'avais le cœur anxieux chaque fois que je lui soumettais un manuscrit. Sept en tout. Il les prenait sans me faire jamais des compliments inutiles. Une fois, je lui annonçai que j'avais écrit un livre tout à fait en dehors des ouvrages sérieux habituels, un roman. Par retour du courrier il m'envoya un contrat. Cette faveur royale, je ne l'ai reçue qu'une seule fois dans ma longue vie d'auteur.

La relation auteur/éditeur devint spontanément une relation d'homme à homme. Nous déjeunions souvent ensemble pour le simple plaisir de la conversation. Bernard était un peu plus vieux que moi, il avait vécu d'autres choses, ses opinions, qui étaient rarement les miennes, m'intéressaient d'autant plus. Nous n'étions d'accord ni en politique, ni en religion, mais cela ne faisait rien. Nous étions quand même en parfaite entente. En littérature, j'aimais sa

liberté et le goût qu'il prenait comme moi à des auteurs « impurs » – Albert Simonin, Gérard de Villiers, par exemple. De Pagnol il disait qu'il n'était pas le plus grand de nos écrivains populaires, mais le plus populaire de nos grands écrivains. Il avait écrit une étude sur Simenon, dans un style limpide. Il pénétrait à fond dans la vision du monde de ce grand auteur et il exposait du même coup la sienne. Un désespoir gai et intelligent, ai-je cru voir. J'osai une sorte de dissertation sur Proust, et je tremblais de connaître son avis tellement plus qualifié à tant de titres. Il donna son *imprimatur*.

Je ne sais comment il tomba sur un poème assez long de moi. Il le lut, et il décida que, s'il y avait une chance que mon œuvre subsistât, c'était à ce poème que je la devrais. Ma foi c'est bien possible, et je serais content de survivre grâce à ces strophes intitulées *La Complainte de l'Octo*. Bien mieux, il fit éditer hors commerce la plaquette du poème dans un luxe de présentation et de typographie dont le connaisseur seul distingue les détails exquis.

Je me plaisais dans la maison de la rue La Boétie. Autour du patron, régnait une atmosphère de respect, de libre travail, et

d'affection. L'incomparable Marie-Claire me confiait, à son endroit, sa malicieuse tendresse.

Oui, des éditeurs comme Bernard de Fallois, je n'en ai pas connu d'autres, et c'est une grâce du ciel de l'avoir rencontré. Je ne sais en quel état est au juste la littérature française. Elle était l'amour attentif et le souci de Bernard, qui la lisait et la faisait lire. Notre littérature ne peut vivre sans le goût, le dévouement, le désintéressement, l'originalité curieuse d'éditeurs tels que lui. Qui prendra sa relève ?

MARC BRESSANT

Trop intelligent pour écrire

« IL EST TROP INTELLIGENT pour écrire. »

La phrase était tombée nette, définitive, de la bouche de Bernard de Fallois. Un léger sourire avait suivi, l'un de ces sourires dont il avait le secret, amusé, contagieux, carnassier. C'était l'un de ses camarades de lycée à Janson qui en était la cible. Diplomate mêlé de près à quelques-uns des épisodes majeurs de la guerre froide, par ailleurs brillant raconteur d'histoires, Bernard s'était mis en tête de lui arracher un livre. Mais il s'était heurté à un refus obstiné. En désespoir de cause, il avait demandé l'intervention d'un de « ses » auteurs, proche de l'intéressé. Cette mission n'avait pas mieux réussi, et Bernard avait clos l'épisode par cette formule sans appel.

Je me suis souvent demandé s'il n'y avait pas dans ce *trop intelligent pour écrire* quelque chose du secret de Bernard. Car enfin cette affirmation, sans cesse réitérée, qu'il ne s'était jamais senti un véritable appétit pour l'écriture paraît éminemment suspecte.

Pour ceux qui ont lu, par exemple, le livre éblouissant qu'il a consacré à son ami Simenon, impossible de croire qu'il ne connaissait pas de l'intérieur le bonheur d'écrire. C'est la conviction qu'on tire aussi des très longues préfaces qu'il a rédigées pour présenter les ouvrages les plus divers, depuis la réédition des articles politiques d'Emmanuel Berl jusqu'à ce livre étonnant qu'il a tiré de l'oubli, *Les Clowns* de Tristan Rémy, ancien journaliste à *L'Humanité*.

Comme bien d'autres adolescents de sa génération, il avait découvert la *poésie moderne* avec Paul Valéry. Ayant mis soudain la main sur plusieurs centaines de poèmes inédits, il en publia l'essentiel en 2007 sous le titre *Corona*, dans une indifférence générale qui pour une fois sembla le combler, lui qui aimait pourtant semer large. Il avait voulu marquer ce qu'il devait au poète de sa jeunesse en rédigeant

une longue postface. Vingt-cinq pages qui parlent de l'écriture, de la poésie et de l'amour. Un texte d'une simplicité et d'une évidence stupéfiantes, en un mot un chef-d'œuvre, aboutissement d'une gestation incroyablement longue et difficile.

«Trop intelligent pour écrire.» Bernard ne l'aura donc pas été tout à fait, assez intelligent, puisqu'il n'a pu s'empêcher de commettre tant de textes lumineux.

La provocation et l'autodérision étaient des attitudes dont Bernard raffolait. À travers cette formule à l'emporte-pièce, il s'en prenait à ses auteurs. D'accord, il leur offrait la possibilité d'infliger à autrui leurs idées et leurs rêves! Qu'ils n'en profitent pas pour autant pour faire les malins: lui, leur éditeur, il savait par cœur leurs faiblesses et leurs ficelles.

Bien sûr, il se prenait lui aussi comme cible puisqu'il avait consacré ses forces, ses dons multiples, l'essentiel de sa vie, quoi, au service de ces écrivains et de leurs manigances.

Difficile de ne pas deviner, derrière ces quelques mots, l'orgueil du personnage. Proust ou rien! Devant la boutade imbécile que d'aucuns ne savaient éviter à propos de

Jean Santeuil – « un pastiche très réussi, bravo Bernard! » – l'intéressé, pourtant si prompt à rabrouer d'un mot définitif, ne pouvait s'empêcher de sourire.

Écrire la *Recherche*, pensait-on alors, aurait été un enjeu à la mesure de sa vie. Sinon mieux valait s'abstenir! Et c'est le parti qu'il avait très tôt adopté. D'entrée de jeu? Oui sans doute car en tout il avait été précoce.

Provocateur, il l'était de tout son être, lui qui rétorquait à ceux qui le peignaient en *dernier grand éditeur cultivé de la place*, qu'il n'avait jamais poussé les portes du Louvre, jamais ouvert un livre de... Suivait une longue liste sacrilège qui laissait coi l'interlocuteur. D'autant qu'après tout, c'était peut-être vrai...

Joueur, il l'était tout autant. Sa passion pour le grand poker de l'édition affleurait sans cesse. Ce livre-ci peut-il marcher? Et cet autre, va-t-il trouver son chemin dans le grouillement des romans du moment?

Réussir un coup! Jusqu'au bout il a adoré ça! Et jusqu'au bout, il en a réussi, parfois formidables, avec des écrivains qu'il aimait comme Joël Dicker, avec d'autres aussi qui n'étaient peut-être pas beaucoup plus pour lui

que des chevaux sur lesquels il avait parié pour voir.

Son agacement récurrent : au terme d'une carrière si longue, si diverse, n'être pas fichu de savoir quand et pourquoi l'alchimie fonctionnait. «Après tout, c'est mieux ainsi, tranchait-il. C'est pour ça que l'édition est une activité *très amusante*.»

Cette expression – *c'est très amusant* – revenait de plus en plus dans ses conversations comme si, avec les années, il avait appris à assumer sans colère la futilité et la dérision de l'existence. *Très amusant*, disait-il désormais du spectacle de la vie politique française qui, jadis, excitait sa verve vengeresse, *très amusante* la dérive du monde de l'édition, si longtemps sujet de cruels sarcasmes de sa part. «Je suis maintenant un très vieux sous-marin en plongée, résumait-il, de loin en loin je pointe mon périscope, et ce que je vois est *très amusant*.» Il n'avait rien perdu de sa lucidité décapante, mais une lueur presque tendre s'était glissée dans son œil mi-clos face à la folie des hommes.

En vérité, sous ce masque de vieux cynique qu'il aimait arborer, l'homme avait toujours

été généreux. Face à l'échec de livres qu'il avait pris la peine de publier et parfois de défendre bec et ongles face à la critique, il savait laisser parler son empathie avec l'auteur. « On aura essayé, lui disait-il, on y aura cru, on aura fait tout ce qui était possible. En plus, on y aura pris plaisir... Il fallait le faire, on l'a fait! Le reste ne compte pas. »

S'agissant de la critique, son attitude était de plus en plus d'hostilité, de mépris surtout, encore que de cette denrée rare il sût être économe. La plupart des médias le lui rendaient bien, ignorant systématiquement son existence ou l'assassinant quand par hasard un succès trop éclatant les obligeait à entrouvrir leurs colonnes.

Depuis le début, Bernard avait haï le parisianisme et les chapelles, les dogmatismes et les bien-pensances. Ceux à qui allait sa considération, c'étaient les libraires, les représentants et, bien sûr, les vrais lecteurs, ceux qui prenaient la peine d'ouvrir un livre et de rester seuls avec lui.

Il lui arrivait même d'aimer les écrivains, les siens en tout cas. Il pouvait les remettre sèchement à leur place, refuser telle de leurs

productions. Tout en ayant son idée personnelle, rarement tendre, sur leurs mérites, il avait pour eux un étrange respect. Ils étaient allés au bout de leur projet, petit ou grand, et toute pudeur bue, ils acceptaient de se livrer en pâture.

À ses yeux, ils étaient seuls maîtres à bord. S'il lui arrivait de faire des suggestions, c'était à eux de les retenir ou pas! Il fallait de solides raisons pour qu'il se décide, la mort dans l'âme, à empiéter sur leur liberté de créateur.

Chacun son rôle! Le sien, c'était d'abord et surtout de détecter des œuvres dans le grand fleuve de papier qui inondait son bureau. À la surprise de son entourage, cet esprit dur et cassant pouvait parfois s'émerveiller et annoncer sur-le-champ à un auteur qu'il allait le publier. En général, pourtant, il se défiait de lui-même et s'obligeait à solliciter des avis auprès des gens les plus divers, qu'il était capable de torturer pour leur extorquer le fond de leur pensée. Puis il prenait sa décision. Bien malin, en vérité, qui pourrait dire quelles ont été finalement au fil d'une si longue carrière les raisons objectives des choix de cet homme aux intérêts et aux goûts si multiples.

Le livre publié, il revenait à Bernard de lui trouver des lecteurs. Et des acheteurs. Là, ses qualités de stratège hors pair et de tacticien habile apparaissaient avec éclat, même si le plus souvent le résultat n'était pas à la hauteur de ses attentes et de l'énergie qu'il avait investie dans le combat.

Lui appartenait aussi en propre la responsabilité de choisir le titre, la couverture, la qualité de la police et du papier, sans parler du texte de la *quatrième*. Des tâches essentielles qu'il accomplissait avec une gourmandise qui avait de quoi émouvoir le plus blasé des auteurs.

Bref, Bernard, Dieu soit loué, n'était pas trop intelligent pour éditer, ni pour écrire quand d'aventure l'envie lui en prenait. En plus, comme Soliman, Laurent de Médicis et quelques autres, c'était un homme magnifique.

Mai 2018

VICTOR BROMBERT

BERNARD DE FALLOIS avait le double don de l'amitié et de la curiosité. Toutes les fois que ma femme et moi revenions des États-Unis, il nous accueillait affectueusement, et s'enquerrait immédiatement des dernières nouvelles politiques d'outre-Océan dont il était friand. Est-ce que l'élection d'Obama signifiait vraiment une diminution du racisme américain? Le succès de Trump correspondait-il à une idéologie identifiable?

Et il nous régala à son tour en nous fournissant avec ironie des détails croustillants concernant les menteries de tel ministre ou l'incompétence de la presse – surtout en ce qui concerne la revue des livres.

Tout en parlant, il nous conduisait vers un restaurant de son choix dans sa vieille

Mercedes, qu'il laissait souvent au coin d'une rue, dans un lieu interdit au stationnement. Il arrivait, nous expliquait-il, non sans humour, que la police l'enlevât. Mais pourquoi retarder le dîner ?

Bernard était fier de son équipe aux Éditions de Fallois, et il était fier de ses auteurs. Il a publié deux de mes livres avec le soin qui le caractérisait ; son encouragement a été précieux. Il était grand seigneur dans tous ses comportements, dans tous ses gestes et paroles. Son goût du langage élégant, du français « tel qu'on le parlait », ne s'expliquait pas uniquement par un séduisant attachement au passé. Car Bernard était aussi à l'écoute de l'actualité. Et il n'aimait pas être dupe – pas même de ses préférences.

L'humour de notre ami était empreint de souvenirs littéraires. Les médecins (et il en connaissait) lui apparaissaient sous un jour moliéresque. Il notait avec ironie leurs diagnostics contradictoires, et il nous parlait de son anévrisme en plaisantant, l'appelant son épée de Damoclès.

Je le vois encore dernièrement, avançant dans la rue avec nous, les pans de son ample manteau flottant au vent, les doigts entrelacés derrière son dos, affrontant les intempéries. Sa démarche était comme une affirmation, comme le refus d'accepter faiblesse et défaillance. Jusqu'à la fin, Bernard n'avait rien perdu de son enthousiasme pour la littérature, les idées et la vie – le regard vers l'avant avec lucidité, mais aussi avec une seyante réserve.

JEAN-CLAUDE CASANOVA

Pour Bernard de Fallois
(1926-2018)¹

MERCI, MON PÈRE, de m'autoriser à m'exprimer dans votre église.

Chers parents, chers amis de Bernard de Fallois,

Le lieu, le chagrin que nous ressentons recommandent la brièveté.

De plus, je ne suis pas sûr que Bernard ait jamais aimé, recherché ou souhaité les éloges. Je l'ai connu, voilà plus de soixante ans. Plus âgé que nous, il nous rejoignait, Pierre Hassner² et moi, en haut des amphithéâtres de

¹ Discours prononcé lors des obsèques de Bernard de Fallois, le 8 janvier 2018, église Notre-Dame de Grâce de Passy, et publié dans *Commentaire*, Été 2018.

² Pierre Hassner est décédé le 28 mai 2018.

la Sorbonne, pour écouter les premiers cours de Raymond Aron.

Au temps d'Aron

Bernard avait rencontré Pierre quelques années auparavant, à Janson, car il avait été l'élève en philosophie d'Henri Birault, qui lui-même avait été le chef scout de Bernard et de son ami Antoine, dont je reparlerai. Pierre, venu de Roumanie, échappant au communisme avec sa famille, était ce que l'on appelle un élève brillant. Un an après son arrivée en France il remporte le premier prix du concours général de français et Birault émerveillé de ses dons l'incite à préparer l'École normale. Il le présente à Bernard et à Antoine. Pierre entre Rue d'Ulm et prépare l'agrégation de philosophie. Il ne sait pas le grec. Bernard, avec son esprit de décision immédiat, conclut qu'il suffit de le lui apprendre : il regroupe trois élèves, un poète corse qui écrivait avant-guerre dans la *NRF* et qui collait régulièrement au concours d'agrégation parce que « ces petites lettres grecques » l'affolaient, une aristocrate

qui avait des goûts universitaires et Pierre. En six mois, grâce à ces deux pédagogues précis et pratiques, Pierre lisait Platon et il fut reçu major au concours d'agrégation. Comme c'est la politique qui l'intéressait, il rejoignit immédiatement Raymond Aron qui l'accueillit à bras ouverts. Se forma ainsi une petite bande : Birault en était l'aîné, Bernard, Antoine, Jean-Marie Mérillon, Emmanuel Doucy et quelques autres en constituaient la génération intermédiaire, et les plus jeunes, nés dix ans après ceux-là, Pierre Hassner et Dominique Schnapper, qui était la fille d'Aron. C'est Aron qui me fit connaître Pierre à Sciences Po où nous suivions son cours sur Marx et Pareto, et quand Aron fut élu à la Sorbonne, pendant presque trois ans Pierre, Bernard et moi nous retrouvâmes dans l'amphi où se donnait la leçon puis dans la cour pour bavarder avec notre maître. Bernard devint ainsi un ami d'Aron. Un jour, il lui avoua sa dette : son éducation, son milieu l'auraient conduit au nationalisme et au conservatisme, Aron l'avait mené au libéralisme et à l'Europe. Tant que vécut Aron, Bernard resta proche de lui, l'écouta, l'édita et le conseilla. Et je suis témoin

de l'amitié profonde que lui portait Aron et de l'admiration affectueuse que Bernard ne cessa de témoigner à Aron. Au sein de la Société des amis de Raymond Aron et comme éditeur, avant et après 1983, jusqu'à sa propre disparition Bernard s'est dévoué pour que les livres et la pensée d'Aron restent vivants.

Antoine et Bernard

L'ami le plus proche de Bernard était Antoine Antonini. Ils étaient du même âge. Antoine est disparu en 2016. Depuis leur commune adolescence et leur scolarité au lycée Janson-de-Sailly, ils ne se sont jamais quittés. Comme Antoine devint un de mes mentors, un de mes amis les plus chers, avec lui et par lui je connus plus intimement Bernard. Ils étaient semblables et différents, mais indissociables comme Castor et Pollux, comme Montaigne et La Boétie. Depuis les années 1940, ils colloquaient chaque dimanche matin place du Trocadéro, Antoine plus éloquent, Bernard plus silencieux, attentifs l'un et l'autre, attentifs l'un à l'autre, passionnés de

politique et de littérature, avec chacun des ouvertures vers d'autres mondes. Antoine, plus philosophe, vers la mécanique, l'automobile, le train, le jouet d'enfant, Bernard, plus poète, vers le cinéma, le cirque, la tauromachie. Éblouissants, l'un et l'autre, à l'écrit comme à l'oral. Mélancoliques mais s'amusant de tout, indifférents, l'un et l'autre, aux modes parisiennes et aux anxiétés de l'amour-propre. Tous deux agrégés des lettres classiques, tous les deux maîtrisant, commentant toute la littérature. Antoine, qui était normalien, à la fin des années 40, a dû supplier Bernard de se présenter à l'agrégation, car il avait quitté la khâgne pour le sanatorium et hésitait à affronter le concours. Il réussit à le convaincre, et, sans effort, sans préparation, Bernard fut reçu premier, précédant d'une longue distance le cacique de l'École normale.

Poète puis professeur

Le voilà jeune professeur au lycée de Sèvres, puis à Stanislas, Antoine est assistant à la Sorbonne. Les multiples talents de Bernard

sont déjà présents. Amoureux de poésie, il a consacré son mémoire aux *Quatrains* de Péguy, mais bien avant il avait été un jeune poète lui-même. Je me souviens que son camarade de lycée, Jean-Marie Mérillon, devenu ambassadeur à Moscou, récitait, presque cinquante ans après, les poèmes de son ami. Ses goûts littéraires lui avaient fait lire, très jeune lycéen, Brasillach. Son frère aîné, saint-cyrien, revenu de déportation, comprit et partagea l'indignation de Bernard devant l'exécution de l'auteur de *Notre avant-guerre*, en février 1945. Bernard, à peine majeur et encore étudiant, devint éditeur, inventa une maison d'édition au domicile de ses parents (Les Sept Couleurs, je crois) et édita *Les Poèmes de Fresnes* de Brasillach.

De Proust à l'édition

Mais ce sont ses éditions de deux manuscrits majeurs de Proust, antérieurs à la *Recherche*, qui vont le rendre célèbre: *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve*. Se refusant à encombrer ces publications du fatras de notes que les universi-

taires parfois affectionnent, il apporta de l'ordre, de la clarté et du jugement, et même d'une certaine façon il inventa ces deux œuvres car elles n'étaient pas du tout prêtes pour l'édition, et par là même il donna une impulsion décisive aux études proustiennes. Il avait parallèlement entrepris de rédiger une thèse sur Proust, qu'il ne soutint jamais car sa vie changea de direction. Sans quitter Proust et l'enseignement, il fut tenté par le journalisme et l'édition.

Sous le pseudonyme de René Cortade, il fut avec François Truffaut l'un des deux critiques de cinéma d'*Arts*, le journal littéraire qu'avait fondé Jacques Laurent, et notre génération se souvient encore du grand article que, seul contre tous, il consacra à Fellini. Quand fut créé le quotidien *Le Temps de Paris*, il apparut en éditorialiste. C'était le début de la guerre d'Algérie. Il avait persuadé Aron et Plon de publier le court essai par lequel notre maître défendait raisonnablement la renonciation à l'Algérie. *Le Temps de Paris* défendait l'Algérie française, mais ce n'était pas le cas de l'un de ses principaux éditorialistes. Le journal avait choisi comme slogan publicitaire « Les défaitistes ne lisent pas *Le Temps de Paris* ».

Ils l'écrivent, ajoutons-nous, *mezza voce*. Raymond Aron, dans les années 1970, avait espéré, voulu même, qu'il prenne la direction du *Figaro* (il le suggéra à Robert Hersant et à Jean d'Ormesson). Le talent de Bernard était si protéiforme qu'il aurait pu à lui seul rédiger une grande partie d'un journal. Mais il n'appartenait pas à la catégorie des ambitieux, même des ambitieux qui se déguisent en amateurs.

De fil en aiguille, il devint éditeur. Il avait commencé au Livre de Poche par éditer des auteurs classiques (à la suggestion de Roger Nimier) en les faisant préfacer par de grands écrivains contemporains. Puis, étonné lui-même de la facilité avec laquelle il faisait ce métier, il a tour à tour dirigé les deux plus grands groupes de l'édition française. D'abord la partie édition du groupe Hachette. Dans ce groupe, les incompetents, que ce soit les héritiers des fondateurs ou les financiers qu'avait introduits le déclin des bénéfices dans la presse et la distribution (pas dans l'édition qui avait prospéré), amenèrent Bernard à tirer sa révérence. Il rejoignit le groupe de Sven Nielsen, les Presses de la Cité, fondé au lendemain de la guerre, 116 rue du Bac (où,

plus tard, Bernard installa *Commentaire*) et qui avait inventé un système original et efficace de distribution. Sven Nielsen et lui étaient de grands admirateurs de Simenon, auquel Bernard consacra un livre que l'on réédite régulièrement. Il devint directeur général du groupe que présidait Claude Nielsen, jusqu'à ce qu'une OPA fomentée contre eux obligeât d'appeler à la rescousse Jimmy Goldsmith, qui vint les secourir mais qui, hélas frappé de la maladie qui devait le terrasser très vite, renonça à ses vastes projets et la maison rachetée se disloqua progressivement. Bernard devint alors un éditeur sans groupe, portant son propre pavillon, et il réussit comme un grand artisan de l'édition, après en avoir été un grand manager. Tous les auteurs qu'il a édités, depuis Pagnol et Merle jusqu'à nos jours, diront mieux que je ne pourrai le faire ses talents, ses mérites et ses succès. J'ajouterai simplement ma reconnaissance car il fut l'éditeur dévoué de nos amis, de ses amis: Raymond Aron, Bertrand de Jouvenel, Jean-Marie Soutou, Allan Bloom, Alain Besançon, Claude Habib et Christophe Mercier.

Un homme secret et discret

Je voudrais achever cette esquisse en soulignant certains des traits dont je suis sûr que ceux qui le connurent garderont la mémoire.

Il était un homme délicat, attentif, secourable et discret. Ce sur quoi il n'aimerait pas qu'on s'étende. Beaucoup d'hommes ont trop tendance à parler d'eux, lui ne s'épanchait pas. Bernard était un homme secret. Il ne se plaignait pas. Il ne se vantait pas. La distance et l'ironie le protégeaient. Il était aussi un homme robuste et courageux. Par exemple, il ne pensait pas qu'un Premier ministre devait être nécessairement un grand critique littéraire et composer une anthologie de la poésie française qui fasse autorité, et toute la maison Hachette ne le fit pas changer d'avis. Il ne redoutait ni la polémique ni la controverse, mais surtout il n'était pas de ces faux stoïciens qui prétendent ne pas souffrir ou de ceux que la souffrance écrase, il était de ceux qui ont la force d'âme virile qui permet de souffrir et de survivre.

On est presque gêné de dire qu'il avait toutes

les supériorités. Celle d'un joli nom, celle de la beauté, celle de l'élégance, celle du charme, celle d'écrire dans un style parfait, éclairé par des antithèses, ces diamants de la prose française. Mais un style sobre et efficace par sa sobriété. Enfin, il avait la supériorité de l'intelligence en ses deux formes, celle qui donne le pouvoir de la certitude et celle qui donne le pouvoir de la décision.

Homme des lettres dans une famille d'épée, il en conservait les vertus : le coup d'œil, l'esprit de décision, la rapidité, l'art simple de l'exécution.

Surtout il avait cette supériorité suprême qui consiste à les reconnaître toutes comme vaines, en sachant que tout est vanité. Ombrageux Castillan, ce qu'il était par sa mère, il s'est tenu à l'écart des vanités mondaines, choisissant ses ordres, ceux du travail et de l'amitié. Inlassable et constant travailleur, il fut toujours fidèle à ceux qui travaillaient avec lui, comme ils lui restèrent fidèles. Pour ses proches, ses auteurs, ses collaborateurs, il n'avait qu'affection, compassion, dévouement, sollicitude et générosité. Je n'ose pas parler de sa charité, toujours secrète comme il convient.

L'ironie et la pitié

Pensait-il à lui-même quand, très jeune, à 25 ans, il écrivait de Proust, et de ses nouvelles écrites au même âge : il est « hostile à toute concession, fidèle à cette dualité de point de vue, si propre à son caractère, qui lui permet d'envisager simultanément le même cas, avec l'ironie la plus mordante ou avec la pitié la plus sensible, décidé en tout cas à n'exprimer que ce qu'il croit vrai » ?

Je dirai simplement, pour finir, qu'il a été un homme si parfaitement noble qu'il a anobli la vie de ceux qui eurent le bonheur de le connaître et de travailler avec lui.

FRANÇOISE CHANDERNAGOR

de l'Académie Goncourt

QUAND J'AI RENCONTRÉ Bernard de Fallois pour la première fois, j'ignorais jusqu'à son nom. Il est vrai que je ne connaissais aucun éditeur. Ni éditeur, ni écrivain, ni journaliste. Totalement étrangère par mes origines, mes études et mon métier, au monde du « papier », peu mondaine au surplus, et Parisienne depuis peu, je ne voyais pas comment me faufiler dans ce milieu que je devinais très fermé.

Le hasard fit que, lors d'un déjeuner professionnel, je sympathisai avec une jeune universitaire qui travaillait, à ses moments perdus, comme lectrice dans une maison d'édition spécialisée ; j'osai lui parler de mon manuscrit, de mes projets, lui demander conseil ; nous échangeâmes nos numéros de téléphone ; deux

jours plus tard, elle me rappela : « Ne contactez aucune des maisons dont je vous ai donné l'adresse. Appelez plutôt Bernard de Fallois, chez Julliard : j'ai dîné avec lui hier, il vous attend. »

Et voici comment, un matin, je me retrouvai rue Garancière, dans un bureau un peu sombre qui ne payait guère de mine (je ne savais pas encore que les bureaux d'éditeurs ont rarement la taille et le confort des bureaux de P-DG).

Cette première rencontre fut la bonne : séduit par le personnage de Madame de Maintenon tel que je le présentai et par les premières pages que je lui soumis, Bernard de Fallois me proposa aussitôt un contrat : « Mais, me demanda-t-il, êtes-vous sûre de pouvoir soutenir ce style Grand Siècle tout au long de l'ouvrage ? Et si vous n'y parvenez pas, aurez-vous assez de matière pour vous rabattre sur une biographie classique ? — Certainement. Mais je ne doute pas de pouvoir tenir ce style : j'ai l'impression d'être née dans ce temps-là ! »

Pendant trois ou quatre ans, je ne revis plus Bernard de Fallois. Ignorant tout des usages de l'édition et ne voulant pas « déranger », j'atten-

dais en effet d'avoir mis le point final à mon roman pour le lui donner. Entre deux rapports pour le Conseil d'État, ou deux séances de jugement, je travaillais donc tranquillement dans mon coin, sans rien attendre de personne ni rien demander, comme j'avais appris à le faire, en bonne élève. Bernard finit par s'inquiéter. Il eut recours, pour me joindre, à la jeune femme qui nous avait déjà servi d'intermédiaire. C'est par elle que je le rassurai; et, quelques semaines plus tard, à la veille des vacances, je remis à son secrétariat les sept cents pages du manuscrit de *L'Allée du Roi*. Je m'apprêtais alors à partir à la montagne avec mes trois jeunes enfants, nous n'y avions pas le téléphone, à tout hasard je laissai une adresse. C'est ainsi qu'un beau jour je trouvai dans la boîte aux lettres de l'immeuble le télégramme le plus bref et le plus exaltant qui soit. Quatre mots seulement: «Admirable d'un bout à l'autre – Bernard de Fallois.»

Je ne crois pas qu'on n'ait jamais rien écrit de mieux à un auteur débutant: ce «petit bleu» me parut aussitôt plus précieux que la plus belle des lettres d'amour, et j'éprouve encore aujourd'hui une reconnaissance infinie pour

l'éditeur qui sut ainsi encourager une vocation naissante.

Mais ce fut seulement au début de l'année 1981 – quand il nous fallut choisir un titre définitif, une couverture et rédiger une « quatrième » – que je commençai à rencontrer régulièrement Bernard au siège de Julliard et à le connaître davantage. Si tant est qu'aucun de ses auteurs puisse prétendre l'avoir connu...

Notre collaboration allait durer plus de vingt ans. Se mua-t-elle en amitié? C'est difficile à dire. D'abord, parce que nous n'étions pas de la même génération – il avait l'âge de mes parents, et je ne faisais pas « copain-copain » avec mes parents. Ensuite, parce que j'étais une femme, jeune femme et jeune mère – avec moi, il avait l'air parfois d'une poule qui aurait trouvé un couteau... Enfin, parce que Bernard ne se livrait jamais. Il aimait à recueillir les confidences des autres, à entrer dans leurs petits secrets, mais ne dévoilait rien en échange. Il adorait rendre service – toujours prêt à vous recommander à un grand médecin ou à trouver une place pour vos enfants dans un collège réputé –, mais à ceux qu'il obligeait ainsi, il ne demandait rien. Bref, il aimait

qu'on eût besoin de lui, mais voulait n'avoir besoin de personne. Était-ce de la froideur? Peut-être pas... Plutôt son côté «hidalgo», Grand d'Espagne: orgueil et solitude.

Aussi, au cours des nombreux repas pris ensemble ou des séjours qu'il fit chez moi à la campagne, n'avons-nous vraiment partagé que des idées. Sur l'art en général? Non, car il ne s'intéressait pas à la musique et assez peu à la peinture. Mais nous parlions beaucoup de cinéma – il était un cinéphile remarquable – et, bien sûr, de littérature. Chacun s'efforçait de faire découvrir à l'autre des livres qu'il admirait: il m'a offert tout Tristan Derème ou le *Plain-Chant* de Cocteau; je lui ai fait découvrir, dans une édition ancienne, le *Point de Lendemain* de Vivant Denon – sans être sûre, d'ailleurs, qu'il l'ait apprécié. Ses goûts littéraires le portaient plutôt vers le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle. Il n'avait pas, autant que moi ou que son ami Fumaroli, la passion des beaux siècles du style français: les XVII^e et XVIII^e. Je doute même que cet agrégé de lettres classiques ait nourri un appétit immodéré pour les littératures grecque et latine, bien qu'il ait été heureux d'avoir

poussé Jacqueline de Romilly à publier et fier de chacun des livres qu'elle lui donnait. Nous aimions surtout passionnément parler de Marcel Proust, et, bien sûr, je vénértais en Bernard l'« inventeur », le découvreur, du *Contre Sainte-Beuve* et de *Jean Santeuil*. Je ne me lassais pas non plus de l'entendre parler de Marcel Pagnol ou de Georges Simenon, dont il avait été très proche. Aussi étrangère que lui au snobisme littéraire, je tiens en effet Simenon pour l'un des plus grands romanciers français du XX^e siècle. J'y ajoute Proust, bien sûr, mais j'y ajoute aussi Giono – et, là-dessus, je ne crois pas que Bernard me suivait. Trop rural, Giono ! Bernard était d'abord un homme de la pierre et du bitume, des brasseries et des cinémas, des kiosques à journaux et des stations de taxis, des « palaces » et des colonnes Morris – un homme des villes, que la chlorophylle et l'air pur asphyxient. Casanier, par-dessus le marché : changer de lit, fût-ce pour une seule nuit, lui semblait une épreuve insurmontable. Parisien donc, presque exclusivement Parisien. Et dire que c'est cet homme-là que j'ai obligé à crapahuter dans les prairies du Limousin et à sauter des haies !

Fallait-il tout de même qu'il eût de l'amitié pour moi...

C'est au cours d'une de ces promenades, ou, plus probablement, en prenant un verre sur la terrasse de la maison, qu'il me raconta l'un de ses souvenirs d'enfance, lui qui se racontait si peu : c'était en 1940, il avait treize ans et avait dû fuir avec ses parents sur les routes de l'exode ; or il venait de commencer la lecture d'*Autant en emporte le vent* ; tandis que, de l'automobile paternelle engluée dans la débâcle, on entendait distinctement les tirs des avions ennemis qui, tout autour, mitraillaient les fuyards dans les fossés, lui s'accrochait à son livre, tâchant d'en poursuivre en hâte la lecture – indifférent à son propre sort, uniquement préoccupé de celui de Scarlett, et priant le Ciel d'avoir le temps, avant de mourir, de savoir « comment ça se finissait »... Bien souvent, moi aussi, j'ai trouvé que ce qui m'arrivait, ce que je vivais, était moins important que « la fin du livre » – c'est dans cet amour pour les histoires et les conteurs, plus encore que pour les raffinements du style, que nous avons communiqué pendant tant d'années.

J'aimais aussi le faire parler de sa vie d'avant,

de sa vie d'éditeur au service des maisons où il avait travaillé comme salarié : Hachette, les Presses de la Cité. Sa curiosité d'esprit toujours en éveil, son absence totale de préjugés, son ouverture à tous les genres, en avaient fait un rare découvreur de talents, et son exceptionnelle culture littéraire, son sens de la phrase, un lecteur et un conseiller de première qualité. Jamais, au surplus, il ne céda à la tentation de « descendre en gamme » dans l'illusion de toucher un plus vaste public : il ne publiait que ce qu'il aimait, et tant pis si le tirage n'était pas à la hauteur de ses espérances.

Lorsque les Presses de la Cité furent rachetées, il se demanda s'il était encore temps pour lui de voler de ses propres ailes ; avec deux ou trois autres de ses auteurs, je le poussai alors à créer sa propre maison. Il voulut d'abord l'appeler « Éditions de la Fontaine ». D'où sortait cette fontaine, je ne sais pas... Il fallut batailler ferme pour qu'il acceptât enfin de donner son propre nom à sa maison, comme tant d'autres, avant lui, l'avaient fait. Ainsi naquirent les « Éditions de Fallois ». Pour le suivre, je rompis aussitôt le contrat qui me liait à Julliard. Il était en effet, à mes yeux, le

meilleur éditeur de la place, et je lui étais très reconnaissante de mon premier succès.

Homme de culture, prodigieux lecteur, esprit libre, pourquoi Bernard n'était-il pas lui-même devenu essayiste ou romancier? Je n'ai cessé, tout au long de ce compagnonnage, de me le demander. Il suffit en effet de lire ses préfaces, ses articles, ses lettres, pour savoir qu'il écrivait fort bien. D'ailleurs, si un éditeur est d'abord un marchand, et même à l'occasion un camelot (il faut bien « vendre » le livre), Bernard n'avait pas le profil d'un éditeur. La vie discrète qu'il avait choisi de mener dans la société était celle d'un artiste plus que d'un commerçant ou d'un « communicant » : il aimait l'ombre, la solitude, le silence, et ne goûtait que les compagnies restreintes et choisies. Ah, ce n'est pas lui qui aurait fréquenté des imbéciles pour mieux « placer » un livre ! Il laissait ce soin à ses auteurs... Alors pourquoi ne fut-il pas le créateur que ses dons précoces annonçaient ? Excès de modestie ? Ou excès d'orgueil ? Il faut, il est vrai, beaucoup rabattre de sa fierté pour se mettre à nu et s'exposer délibérément au jugement d'autrui ; et si, pour l'auteur, la publication est une délivrance, c'est aussi, et

plus encore, une souffrance... Avait-il reculé devant cette épreuve-là ?

On le voit, bien des questions que je me suis posées sur Bernard sont restées sans réponse – faute, peut-être, que j'aie osé l'interroger franchement. Par timidité, mais surtout par respect. Et puis, de toute manière, les jeux étaient faits...

De son côté, Bernard n'a sans doute pas vraiment compris pourquoi, lui devant beaucoup et l'estimant infiniment, j'ai quitté un beau jour sa maison d'édition. La cause était pourtant simple – son âge – et je la lui donnai ; mais c'était pour lui l'explication la moins recevable. Comme le narrateur de la *Recherche*, Bernard, faute d'enfants et de petits-enfants, ne s'est jamais senti vieillir. Manquant de repères, il était encore dans sa tête l'éternel « jeune homme » du *Temps retrouvé*... Pour moi qui, depuis l'enfance, souffre d'une conscience aigüe du temps qui passe, il n'en allait pas de même : devenue grand-mère, je me voyais vieillir, et je voyais vieillir autour de moi les éditeurs de ma génération, ceux que j'avais fini par connaître et qui avaient essayé en vain de me débaucher

depuis mon premier roman; quelques-uns, déjà, quittaient la vie active... Or, quand Bernard finirait lui aussi – comme je le croyais encore naïvement – par décider de prendre sa retraite, ou qu'il s'y trouverait contraint par les infirmités de l'âge, je ne saurais plus où aller. À mon grand regret, en effet, il ne formait pas de successeur (aucun roi n'aime les dauphins...) et, avant dix ans, tous les contacts dont je disposais ailleurs auraient disparu, laissant la place à de jeunes responsables que je ne connaîtrais pas. Je suis partie par peur d'être abandonnée.

Bernard, bien qu'il m'ait répété à chaque livre, chaque contrat, que j'étais libre de le quitter, a eu peine à admettre que j'aie fait usage de cette liberté; et il a feint de ne pas en comprendre la raison. Ce départ ne nous a pas brouillés, mais cette séparation a d'abord jeté, de part et d'autre, un voile de tristesse sur notre amitié. Puis une certaine confiance est revenue et j'ai été l'une des toutes premières à qui il ait fait lire les épreuves de *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert*, son plus grand succès et sa dernière joie d'éditeur. Dans cette circonstance, je l'ai servi de mon mieux en

recommandant le livre aux membres des jurys littéraires, qui l'apprécièrent autant qu'il le méritait.

Un hommage rendu à Bernard de Fallois ne serait pas complet s'il ne s'accompagnait d'un hommage rendu à ceux qu'il avait réunis autour de lui : sa maison – sa vraie famille. Il avait su en effet s'attacher des collaborateurs d'une fidélité et d'un dévouement exceptionnels. L'équipe que j'ai connue rue La Boétie était soudée, chaleureuse et compétente – et, accessoirement, hors-la-loi, car, tous ayant le cœur à l'ouvrage, personne ne s'en tenait, je pense, aux trente-cinq heures hebdomadaires... Je garde le souvenir, parmi tant d'autres, de Marie-Claire Ardouin, qui fut la « préparatrice » de tous mes romans. M'éloigner d'elle, avec qui j'avais si souvent travaillé, fut un déchirement, et je n'ai jamais retrouvé depuis, chez d'autres éditeurs, une collaboratrice aussi rapide, aussi sûre, aussi disponible. Il me faut également parler de Claude Jonis, qui a accompagné Bernard dans tous ses postes pendant cinquante ans : on ne pouvait plus imaginer l'un sans l'autre. Claude n'eut jamais,

dans la maison, de fonction précisément définie car, selon les besoins, il pourvoyait à toutes: tour à tour lecteur ou chauffeur, secrétaire ou infirmier, attaché de presse ou agent de renseignement, il était surtout la face humaine de Bernard. Dans les rapports avec les auteurs, ces grands enfants qu'il faut toujours nurser, il a, en effet, admirablement complété «le patron», plus occupé et plus lointain. Bernard avait fait de lui son «préposé aux relations affectives» et il a rempli cette mission avec empressement et finesse. Aussi furent-ils, pour moi, «un éditeur en deux personnes». Tant que je pourrai dîner avec Claude, parler avec Claude, parler de Bernard avec Claude, et tant qu'on pourra voir dans les bibliothèques et les vitrines des libraires «veiller» les livres que Bernard a publiés, je sais que pour moi, Bernard, comme le Bergotte de la *Recherche*, ne sera pas «mort à jamais».

ÉRIC DESCHODT

Pour Bernard de Fallois

TOUT ÉDITEUR est un bienfaiteur ; sans éditeur pas d'auteur. Certains le sont plus que d'autres ; ainsi Bernard de Fallois.

Au 22, rue La Boétie, entre Saint-Augustin et Saint-Philippe-du-Roule, qui ne sont pas les moindres saints de l'Église catholique, un troisième élu, indépendant de toute chapelle, reliait ces deux grandes âmes, dont il n'ignorait rien parce qu'il savait tout. Quand on poussait la porte du troisième étage de ce bel immeuble haussmannien que le maître des lieux, mandaté par Ithier de Roquemaurel, président de Hachette, avait choisi rive droite, en 1968, pour échapper aux délires de la rive gauche, on entrait dans un salon d'autrefois.

Un salon de conversation qui effaçait deux siècles. Un salon du temps de l'Encyclopédie dont le maître faisait tous les frais, à l'enchantement de ses auditeurs, écrivains pour la plupart, bavards comme ils le sont tous – quand ils n'écrivent pas, ils parlent – à la double exception de Marcel Aymé et de Samuel Beckett. Ils savaient, de science certaine ou d'instinct, ne pouvoir mieux faire que l'écouter.

Arrivant chez lui, on savait que cet agrégé de lettres classiques avait été un prof exceptionnel dont beaucoup d'anciens élèves ne se retrouvaient que pour parler de lui. On savait qu'il avait été des années l'un des éditeurs les plus importants d'un Paris où le livre pesait bien plus lourd qu'à présent. On le savait découvreur, inventeur même, du vrai Proust – sur qui, jusqu'à lui, les approximations critiques avaient foisonné – à partir d'inédits qui lui avaient permis d'établir la genèse de la *Recherche*. Mais, devant lui pour la première fois, on ne se savait pas encore en présence d'un délégué des Lumières, deux siècles après leur extinction. Condensé ou précipité de d'Alembert, Diderot et Voltaire, bien moins de Rousseau, avant tout Bernard de Fallois.

Il disait d'abord à son auteur assis devant lui: «Votre livre, que je trouve bon, sera publié le tant...» Ce point fixé, commençait à bâtons rompus un tour du monde des êtres et des choses dont les répliques du visiteur relançaient la rhétorique fascinante. Personne ne parlait comme lui: une pure liberté s'exprimait. Y passaient, notamment, de Gaulle (très contesté), l'industrie du cirque – passion «de revers», comme en 14 on disait alliance de revers, pour ne pas dire «irremplaçable –, la peinture, l'Éducation nationale, Thucydide, toute l'Histoire, la littérature, même romanesque... Tout cela exprimé avec une fougue et une précision stupéfiantes.

On le quittait conquis, ne souhaitant que le revoir pour l'entendre, et le revoir aussi parce qu'il était l'élégance même et la courtoisie en personne et qu'il vous arrachait aux abrutissements quotidiens. Ne souhaitant que le revoir, car il vous donnait toujours l'impression d'être bienvenu. C'était un maître et un homme de cœur. L'argent le laissait froid.

JOËL DICKER

Un éditeur, un maître et un ami ¹

LE DESTIN, aussi mystérieux que facétieux, s'amuse parfois à chambouler notre vie du jour au lendemain, en plaçant sur notre chemin un être inattendu.

C'est un événement rare, qui peut se produire au mieux une fois dans une existence, ou peut-être jamais. Et ceux qui ont la chance d'avoir vécu cela un jour savent de quoi je parle.

De cet être merveilleux, vous ne soupçonnez d'abord rien. *A priori*, vous ne voyez en lui que peu de points communs.

¹ Discours prononcé lors des obsèques de Bernard de Fallois, le 8 janvier 2018, église Notre-Dame de Grâce de Passy.

Vous n'êtes pas du même âge, une vie entière presque vous sépare, vous ne vivez pas dans le même pays, vos visions sont très différentes, vous venez à peine de le rencontrer.

Et pourtant, à son évocation vous vous illuminez.

À son contact, vous vous sentez mieux, plus fort, plus heureux, plus valeureux et prêt à soulever des montagnes.

Lorsqu'il est absent, quelque chose manque.

Et dans les moments de joie comme dans les moments de peine, vous éprouvez le besoin de l'appeler pour les partager avec lui.

Vous comprenez alors qu'un ami très cher est soudain entré dans votre vie et s'y est installé pour toujours.

C'est ce qui s'est passé avec vous, mon cher Bernard.

Je n'ai pas eu le bonheur de vous côtoyer très longtemps.

Si l'on interroge le calendrier, à peine plus de six petites années.

Mais si j'interroge mon cœur je dirais au moins vingt ans.

Il me semble même que vous avez toujours

été là. Je ne me souviens même plus de comment c'était avant, avant vous, tant il me semble impossible qu'il y ait pu avoir une époque où je ne vous connaissais pas, Bernard, vous qui avez été mon éditeur, mon maître et mon ami.

Vous, qui avez changé le cours de ma vie.

Vous avez été mon éditeur, et vous m'avez tout donné.

Vous avez été mon maître, et vous m'avez tant appris.

Mais vous avez surtout été l'un de mes très chers amis.

Alors me voici, cher Bernard, mon maître, mon éditeur, mon ami, pour dire l'immense admiration et l'amour infini que je vous portais.

Vous êtes entré dans ma vie au milieu du mois de juillet 2011, par l'intermédiaire de Lydwine Helly, qui est celle qui a lié nos deux chemins et à qui nous devons d'avoir pu nous connaître.

Quelques semaines plus tôt, Vladimir

Dimitrijevic était décédé. Il avait le projet de faire paraître mon premier roman, *Les Derniers Jours de nos pères*, en coédition avec vous, et vous vouliez que nous puissions en parler ensemble. J'étais venu vous trouver à Paris. Dans les locaux de L'Âge d'Homme. C'était notre première rencontre.

À la fin de notre entretien, vous avez dit vouloir réfléchir encore à la publication de ce livre. J'avais l'impression que vous n'étiez pas convaincu et je me souviens que, ce jour-là, j'avais été très malheureux. Pas à cause de vous, Bernard. À cause de moi-même : j'avais 26 ans et j'avais l'impression d'avoir plus ou moins tout raté. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais à rien, que je ne ferais rien de ma vie. J'avais le sentiment que les autres gens de mon âge avançaient avec le vent dans les voiles, et moi je stagnais.

Mais voilà qu'un mois plus tard, vous décidez de faire paraître le roman. Je reviens vous voir à Paris au début du mois de septembre 2011. Je découvre vos bureaux de la rue La Boétie. « Le bureau » comme tout le monde l'appelle. Et ça a été le début de nos aventures.

S'écoulaient alors quelques mois qui mènent à la parution des *Derniers Jours de nos pères*, en janvier 2012. Quelques mois pendant lesquels, comme me l'a dit très justement un ami avant-hier, nous nous sommes apprivoisés, vous et moi. Quelques mois pour comprendre qu'en dehors de la soixantaine d'années qui nous séparait, nous étions semblables.

Trois ou quatre mois après la parution des *Derniers Jours de nos pères*, vous lisez *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert*, et vous vous efforcez de me convaincre de le publier immédiatement, en septembre. Je trouvais que ça venait un peu trop tôt après le premier roman (huit mois à peine) et vous m'avez dit : « C'est le livre qui décide de quand il doit être publié. »

J'ai finalement accepté, même si cela me paraissait complètement fou.

Vous disiez : « Vous verrez, ce sera un très grand succès. »

Je vous demandais alors : « Qu'entendez-vous par succès ? »

Et vous me répondiez : « Le succès : c'est le

bonheur et le plaisir que l'on peut éprouver à éditer un livre.»

Comme toujours, vous aviez raison. Quel été merveilleux nous avons passé! Je me souviens combien, par l'énergie que vous dégagiez, par l'excitation de ce projet, par l'ambiance qui régnait au « bureau », vous m'avez rendu heureux.

Harry Quebert a été un immense succès, et je ne vous parle pas de chiffres évidemment, mais bien de la définition que vous aviez faite de ce mot.

La joie et le bonheur de vous connaître se sont ensuite rapidement démultipliés au fil de cette aventure, et vous avez transmis votre énergie merveilleuse à tous les éditeurs étrangers engagés dans ce projet. Je sais qu'ils vous vouaient tous une forme de passion. Certains sont venus ici pour vous rendre hommage, pour saluer l'homme que vous avez été. Je sais combien vous les avez marqués, comme tous ceux qui ont eu la chance de vous connaître.

Moi-même, vous m'avez transformé: du jeune homme un peu triste et perdu que j'ai

pu être, vous avez fait de moi, par la force de votre esprit, votre intelligence et votre infinie gentillesse, quelqu'un de comblé et d'heureux.

Et puis quelle chance inouïe d'avoir pu apprendre à vos côtés!

Quel immense éditeur vous étiez!

D'abord, parce que vous étiez un vrai lecteur. C'est-à-dire que vous aimiez la littérature, pas pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle peut faire ressentir à l'intérieur de soi-même. Pour les sensations merveilleuses et les sentiments uniques que peut procurer un bon roman.

Vous m'aviez raconté à ce sujet un épisode survenu pendant la guerre. Vous étiez parti en voiture avec votre mère, et peut-être votre frère, pour vous mettre à l'abri à la campagne. Assis sur la banquette arrière, vous lisiez *Autant en emporte le vent*. Dans la voiture tout le monde était inquiet : une rumeur disait que l'aviation italienne allait surgir à tout instant et pilonner les colonnes de véhicules civils en fuite. Et vous, plongé avec passion dans votre roman, vous vous disiez : « Pourvu que je puisse finir ce

merveilleux livre avant que les Italiens ne nous tuent tous.»

Je pense souvent à cette anecdote lorsque j'écris. Cette envie de pouvoir écrire un jour un livre qui puisse passionner quelqu'un autant que vous-même aviez été passionné par *Autant en emporte le vent*.

Votre talent d'éditeur tenait aussi à votre extrême exigence. Votre rigueur sans pareille, dans le meilleur sens possible, c'est-à-dire un goût du travail et de la minutie.

Vous aviez à la fois l'ambition et la capacité de vous donner les moyens de réussir. En me remettant à écrire, après le succès de *Quebert*, je n'ai jamais oublié cette phrase que vous avez prononcée à propos de mes prochains livres : « Si ce n'est pas bon, je ne vous publierai pas. » Voilà qui ne me donnait qu'une envie : ne pas vous décevoir. Mettre les bouchées doubles, ne jamais surseoir à votre exigence. Et surtout, ne pas se reposer sur ses lauriers. J'aimerais, à ce sujet, vous faire parler, et lire un courriel que vous m'avez écrit le 19 septembre 2013 :

Cher Joël,

Aujourd'hui, c'est un anniversaire. Le 19 septembre 2012, Harry Quebert faisait son entrée dans toutes les librairies de France, de Belgique et de Suisse.

Je ne suis pas fou des anniversaires, mais celui-ci est amusant, parce qu'il montre bien à quel point dans la vie tout se tient, se relie, et prend une signification plus importante.

Ce jour-là, 19 septembre, je me souviens avoir été jusqu'à la librairie Fontaine, pour voir si le livre était en vitrine. Il y était. Certes, il ne devait pas être partout en vitrine, car nous avons bousculé toutes les règles et toutes les habitudes pour préparer cette mise en vente, mais dans cette librairie, ce sont des amis, prévenus par nous, il s'y trouvait.

En le regardant avec plaisir, il m'est revenu à l'esprit ce beau passage de Proust lorsqu'il raconte la mort de Bergotte :

« On l'enterra. Mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éploquées, et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de la résurrection. »

Quelle leçon tirer de tout cela? Que vous n'avez publié encore que deux livres et que pour pouvoir un jour les regarder, disposés trois par trois, aux vitrines d'un libraire, il faut que vous en écriviez encore beaucoup plus.

J'espère que nous les regarderons ensemble et que nous nous souviendrons du très juste avertissement de Proust.

Mon cher Joël, je suis sûr que vous pensez comme moi qu'il ne faut jamais se rassurer trop vite ni s'endormir sur d'éphémères succès, mais tout de même, en pensant à l'année qui vient de s'écouler, il me semble que tout cela n'est pas mal.

A bientôt, en toute amitié,

Bernard

Votre exigence, Bernard, allait de pair avec votre ouverture d'esprit.

Quelle jeunesse, quelle fraîcheur! Curieux de tout, tout vous intéressait.

Travailler avec vous sur les textes avait un côté très exégèse. C'était passionnant.

Vos remarques étaient des questionnements – jamais des certitudes assénées – qui poussaient l’auteur à trouver la réponse en lui. Je trouvais cela très psychanalytique, même si vous ne croyiez pas beaucoup en la psychanalyse. Ce n’était jamais une mitraille de questions et de réponses, c’était une réflexion.

Cette ouverture d’esprit, vous l’aviez aussi avec l’Autre, avec vos amis, votre équipe de la rue La Boétie qui vous aimait tant aussi. Votre générosité et votre gentillesse étaient sans pareilles.

Il émanait de vous quelque chose de présidentiel et tendre, bienveillant.

Vous étiez un *Mensch*, Bernard. Et dans la forêt des Hommes, vous étiez un arbre plus beau, plus fort, plus grand, plus spécial. Une essence unique, qui ne repoussera plus.

Bernard, vous m’avez donné tant de bonheur et de joie.

Vous avez été là dans toutes les étapes importantes de ma vie.

En juillet 2016, vous étiez à mon mariage

avec Constance, qui vous considérait elle aussi comme un ami très cher. Tous les trois, nous avons regardé le lac Léman depuis la colline de Coligny et vous nous avez dit : « La dernière fois que je suis venu à Genève, j'avais 10 ans. C'était en 1936. J'avais gagné à la loterie et comme nous n'avions pas beaucoup de moyens, ma mère nous avait emmenés en Suisse avec mon frère manger des filets de perche. »

Dans ces instants, je me rendais compte de ce que je ne voyais pas, ou peut-être de ce que je ne voulais pas voir : j'avais pris le train de la vie un peu plus tard que vous, et cette différence d'âge, si nous ne la ressentions jamais, ni vous ni moi, allait immanquablement finir par nous séparer.

Dans ces moments de lucidité, je me disais que lorsque vous auriez la mauvaise idée de vous en aller, j'arrêteraï de publier. Et puis, j'ai compris que vous étiez entré dans mon cœur, dans ma tête, dans mon âme, et que même si vous ne deviez physiquement plus être là, je vous emmènerais sur mes chemins, portant aussi haut que je le pourrais votre nom, et parlant de vous à mes enfants et aux enfants de mes enfants.

Il y a trois semaines, nous déjeunions gaiement au *Dôme*, vous et moi. Notre menu habituel: du saint-pierre (le roi des poissons, selon vos mots) et de la Châteldon (l'eau du roi! toujours selon vos mots). Alors que j'évoquais avec vous tous les prochains projets que je voulais mener avec vous, vous m'avez regardé en souriant et vous m'avez dit: «Ouh là là! il va falloir que je vive très longtemps!»

Nous avons ri tous les deux.

Et puis vous êtes parti, Bernard.

Vous êtes parti, mais vous n'êtes pas très loin.

Vous disiez que la mort c'était le néant. Mais si la mort c'est le néant, alors vous n'êtes pas vraiment mort, car le néant n'aura jamais d'emprise, ce que vous avez été et serez pour nous.

Une lumière, un conseiller, un guide.

Je vous convoquerai dans mon esprit, je vous inclurai dans mes réflexions. Je me souviendrai de vos enseignements, je les dispenserai, modestement, et autant que je le pourrai. Et j'espère être un jour un tout petit peu tel que vous avez été.

Je crois que si la première partie de nos aventures est aujourd'hui terminée, c'est pour ouvrir un nouveau chapitre. Nos aventures auront une suite, Bernard. J'espère bien que tout ne fait que commencer.

Bernard, je crois pouvoir parler au nom d'un très grand nombre de ceux qui sont présents aujourd'hui en disant que nous vous avons aimé d'une façon rare et unique.

Et que nous vous aimerons pour toujours.

Merci de tout ce que vous avez été.

MICHAEL EDWARDS

de l'Académie française

L'aristocrate des livres

J'AI CONNU BERNARD DE FALLOIS trop tard. Nous avons eu peu d'échanges intellectuels. Nous nous sommes adressé seulement quelques lettres. Et pourtant...

L'image de Bernard qui me vient spontanément à l'esprit (mais je ne l'appelais « Bernard » que vers la fin, « Monsieur » ayant semblé à la fois plus poli et plus naturel) est d'un homme assis, attentif, accueillant. D'abord dans son bureau. La situation de sa maison d'édition, rue La Boétie dans le « triangle d'or », est prestigieuse, mais l'espace occupé par les Éditions de Fallois a la modestie du sérieux. (Prestige: du latin *praestigia*, illusions, tromperies.) Quelques

pièces, une poignée de collaborateurs dévoués, une absence totale de tape-à-l'œil ; rien d'austère non plus. Le lieu annonce l'homme. Son bureau est élégant, en rapport avec ses manières raffinées, mais si *naïvement* que l'on oublie le raffinement pour la cordialité qu'il transmet. Monsieur de Fallois aurait pu être une présence un peu redoutable, rencontré pour la première fois, avec sa réputation de grand éditeur indépendant et l'évidence de son intelligence et de sa culture. Cependant, son regard, scrutateur mais animé d'une grande bonté, comme l'immense sourire qui lui épanouissait le visage et qui, contrairement à ces sourires indifférents dont nous sommes tous capables, n'avait rien d'artificiel, invitaient à une sorte de sereine communion. Il était toujours ainsi. Plus tard, en « corrigeant » lui-même mes manuscrits, il suggérait les quelques petits changements qu'il voulait avec une fermeté persuasive, affable.

Je le revois aussi dans un salon de thé chinois, assis à l'écart, mais à la manière moins d'un client que du maître des lieux. Nous n'étions pas en Chine ; nous attendions, le jour de mon élection à l'Académie et non loin du quai de Conti, l'arrivée de mes confrères pour les remercier avec du champagne. Signe de la

générosité de Bernard : c'est lui qui avait organisé cette réception, malgré le fait qu'il n'avait publié jusqu'alors qu'un seul de mes livres. Et quel lieu inattendu pour un tel évènement ! Exotique, presque dépayçant. Et si cette légère inquiétude m'allait très bien (dans quel milieu m'étais-je lancé ? étais-je à la hauteur ?), le décor révélait Bernard sous une autre lumière. En le regardant, je contemplais le sourire d'un sage oriental. Lorsque les invités arrivèrent, il les salua, toujours en retrait, comme un être bienveillant qui s'efface. Ce n'était pas la discrétion d'un homme ordinaire. Celle d'un homme supérieur est plus remarquable et d'une autre qualité. Malgré sa réussite, qu'il devait à son flair, à sa sagacité, à sa rigueur, malgré sa particule, qui ne devait pas trop encombrer sa conscience, il demeurait sans prétention, un noble de cœur.

Les autres images reviennent de l'église où nous l'avons salué pour la dernière fois. La première image, c'est le long silence ému qui précédait la cérémonie et que l'on aurait dit grandissant. Un silence plus expressif qu'une ovation. La seconde est au contraire fausse et révoltante : je ne peux considérer Bernard comme une absence allongée dans une boîte. Nous n'avons pas été créés pour cela.

À chaque fois, il est vrai, que nous le voyons en mémoire – ce qui suppose, comme dans toute souvenance, un effort pour se rapprocher, pour renouveler le contact –, il n’y a plus de « je » pour assurer, en répondant, cette réciprocité qui seule permet de connaître une personne. Même notre dernière conversation eut lieu au téléphone et, toute chaleureuse qu’elle était, Bernard se trouvait déjà à distance et quasi spectral.

Qui est maintenant Bernard de Fallois ? Nous ne le savons. Pour les survivants, l’être de l’autre se retire dans la mort. Mais j’aimerais terminer en citant Proust, auteur que Bernard aimait et qu’il contribua largement à mieux entendre, surtout dans l’admirable préface à son édition de *Contre Sainte-Beuve*, où, en éclairant la genèse de la *Recherche* et le travail de création chez Proust, il pénètre jusqu’au cœur démesurément original, beau, poétique, et triste de son œuvre – qui contient néanmoins des clairières d’espoir. Je me rappelle la réflexion sur la mort de Bergotte, où le narrateur change soudain de direction, avec des mots que je me dis en songeant à Bernard : « Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? », et dans un cahier préparatoire : « ce fut à la résurrection que je pensai ».

MARC FUMAROLI

de l'Académie française

AU XVIII^e SIÈCLE, où l'on aimait encore les allégories, on n'eût pas conçu un éloge posthume de Bernard qui ne s'intitulât point « Bernard de Fallois ou de l'Amitié ». Non l'amitié quasi mystique que Montaigne a décrite dans son chapitre des *Essais* consacré à La Boétie et lui, mais le lien social à la fois naturel et cultivé en France et en Europe, dans la République des Lettres et des Arts. L'amitié dans l'amour des livres, des œuvres d'art et de la science, celle qui nouait et nourrissait une fraternité internationale de vrais savants et de vrais talents, par-delà les frontières, les confessions, les doctrines, les sexes et les rangs. C'est l'âge de la mathématicienne marquise du Châtelet, de l'épistolière marquise du Deffand,

de la portraitiste Élisabeth Vigée Le Brun, de l'actrice Mademoiselle Mars et quelques autres, qui réussirent, dans leur époque très dure pour les femmes, à se faire adopter dans l'égalité réelle de la république littéraire. La Révolution marqua un net recul par rapport à cette toute relative réussite.

Bernard avait la bienveillance, l'affabilité, la cordialité appropriée déjà aux citoyens et citoyennes sans État. Il aurait été chez lui dans le salon de Madame de Tencin, comme dans celui de Madame Geoffrin et celui de Madame Verdurin ; mais il préférait de loin le tête-à-tête à la foule – même peu nombreuse – du salon. Tous ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur d'être adoptés dans l'amitié de Bernard, ont bénéficié de son esprit modeste et supérieur. En reste-t-il quelque chose ? Avec Bernard au moins on avait le sentiment du temps retrouvé.

Je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il s'étendît sur son aventure en faveur du Cirque des Muchachos, troupe espagnole qu'il mena au triomphe dans le Grand Palais durant l'hiver de 1969-1970.

Ces adolescents issus de milieux très pauvres, parfois même n'ayant pour foyer que la rue,

et venant de toutes les provinces d'Espagne, échappèrent à la misère par les extraordinaires talents d'acrobate qu'ils avaient développés, dans la Cité des Muchachos. C'était une véritable petite ville fondée à Orense, en Galice, par un ecclésiastique pour le moins original et généreux et appartenant lui-même à une famille de gens du voyage. Peut-être ce prêtre se souvenait-il de la leçon des jésuites pédagogues enseignant à la fois les lettres antiques et l'art de l'acteur et l'art du danseur. Bernard décida de porter l'aventure jusqu'à son terme dans la capitale des arts, à Paris. La métamorphose de ces pauvres gens, riches de talents et superbement entraînés, frappa notre ami. À leur service il parvint à mener de front pendant plusieurs mois son activité à la tête du groupe Hachette et son nouveau métier de directeur de cirque. Il obtint le soutien actif de nombreuses personnalités parisiennes, dont Pierre et Hélène Lazareff. La presse fut enthousiaste et la soirée de gala, peu avant les fêtes de Noël, fut une apothéose, au point que la direction du Madison Square Garden se déplaça en corps pour auditionner la troupe. Georges Wildenstein, le grand marchand et

historien d'art, fournit, en généreux propriétaire de haras, quelques véhicules de transport à la cavalerie des Muchachos.

Cette aventure, qui laisse à ceux qui l'ont vécue aux côtés de Bernard un souvenir éblouissant, illustre également son exceptionnelle aptitude à relever tous les défis.

Le Grand Palais, en cet hiver 1969, était à l'abandon. Il fallait surmonter non seulement des obstacles administratifs dont la seule vue aurait découragé tout autre que Bernard, mais également y construire un cirque. Bernard y parvint en quelques semaines, exploit comparable à celui que César avait accompli en jetant un pont sur le Rhin pendant la guerre des Gaules.

Admirablement doué pour la vie de société, Bernard laisse entendre peut-être en cette circonstance qu'à ses yeux, l'art pouvait être salvateur et émancipateur, plus innocemment et plus joyeusement, que tous les programmes politiques et les combats idéologiques. C'était déjà la conviction des citoyens de la République des Lettres et des Arts au XVIII^e siècle, au moins jusqu'à la Révolution. Le rideau du Grand Palais une fois retombé,

Bernard a gardé en Andalousie des fidèles, chez qui il passait quelques jours chaque été. Devenus grands et pères de famille, les Muchachos avaient tous appris entre-temps des métiers bénéfiques et durables. Ces détails peuvent être inexacts, je les ai appris non de sa bouche, mais de quelques témoins de l'époque.

Admiration et gratitude, amitié et mystère, tels sont les mots qui me hantent lorsque je me reporte à Bernard, toujours présent auprès de moi.

CLAUDE HABIB

QUAND J'AI RENCONTRÉ Bernard de Fallois, il dirigeait sa maison depuis vingt ans. C'était un vieil homme, plein de politesse, de profondeur et de malice. Il m'impressionnait par avance, comme l'éditeur impressionne l'auteur, comme l'octogénaire impressionne la quadragénaire que j'étais.

Ma timidité s'est dissipée car il était déconcertant.

Lui savait que j'étais universitaire, une espèce qu'il connaissait : il en avait publié tant. Il avait une dent contre la Sorbonne qui avait jadis refusé d'inscrire les deux sujets de thèse qu'il avait proposés tour à tour (d'abord sur Céline, ensuite sur Proust). « Je me suis débrouillé sans eux. »

Il en plaisantait, mais légèrement. Sa touche

n'avait rien de blessant. Il avait une manière de se moquer des gens qui associait l'interlocuteur : une manière allègre, qui tenait en alerte et qui charmait.

Quand il appelait au téléphone, c'était étonnant d'énergie et de fraîcheur : un petit torrent qui entrait dans la pièce. Je me sentais par contraste alourdie par des devoirs, oppressée par des contraintes, écrasée par les délais. Lui, pas du tout, il gardait sa légèreté alors qu'il dirigeait une maison, et que le poids sur ses épaules était incommensurablement plus lourd que sur les miennes, les tâches universitaires. Il avait un goût très vaste et très sûr, mais il pouvait changer d'avis sur la qualité d'un livre, d'un auteur, d'une phrase. Je me souviens d'un appel en plein été, à propos d'un livre que je lui avais recommandé, qu'il avait dédaigné, auquel il était revenu et qui soudain lui était apparu : en plein été, il le voulait, et rencontrer l'auteur, et dresser un contrat. Je lui rappelais ses réticences, ses considérations sur l'édition qui allait mal, les livres qui ne se vendaient pas.

— Oui, Claude. Justement. C'est quand les affaires ne marchent pas qu'il faut faire ce qu'on veut. Raison de plus.

Il était sûr de son goût, mais libéral. C'était un bonheur de parler avec lui du tombé d'une phrase ou de l'opportunité d'un adjectif, même en cas de désaccord. En cas de désaccord, il s'expliquait, puis il mettait un point final, pour que ce soit fini, parlons d'autre chose. Il n'avait pas l'âme d'un convertisseur.

C'était un bonheur de discuter de style, car il avait le sens du rythme de la langue, comme ceux qui se connaissent en poésie.

Chaque fois que j'allais le voir, je me promettais de lui poser des questions sur ceux qu'il avait connus, Daniel Halévy, Nimier, Allan Bloom... Chaque fois, j'oubliais, parce que la conversation nous emportait ailleurs. Bernard de Fallois était un monument de l'histoire littéraire, oui, mais une fois devant lui, comment le prendre pour un monument, cet homme railleur ?

Il me racontait souvent des histoires où il s'était trompé. Par exemple sur son frère, un militaire, qui était résistant pendant la guerre. Un jour, il était reparu au foyer familial. Il fut arrêté le lendemain. J'ai tout de suite accusé le concierge, m'a dit Bernard. Son frère a survécu, et des années plus tard, il lui a conté les faits. La dénonciation venait d'ailleurs.

Je savais qu'il était de droite, et même soupçonné d'être plus à droite qu'il n'est raisonnable, de la droite anti-gaulliste. J'évitais le sujet, il devait le sentir. Un jour, nous étions au café, il venait de me corriger sur un vers de Toulet, et tout d'un coup : « En fait, la politique, je m'en fiche. Ce qui m'intéresse, ce qui m'a toujours le plus intéressé, c'est la littérature. » Des amis à qui je rapportais ce mot m'ont accusée de naïveté : Fallois était un vieux renard, moi, une pauvre crédule. Je sais pourtant qu'à cet instant, il disait vrai. C'était un homme qui aimait sourire, et si la politique a parfois des aspects divertissants, pour les ressources du sourire, elle est très en deçà de la fantaisie littéraire.

— Vous voulez passer rue La Boétie ? Non ? Vous n'aimez pas la rive droite ?

La droite ou la gauche, cela pouvait compter pour moi, mais pas à propos des rives de la Seine : Paris n'était pas polarisé entre le Montparnasse de la bohème et les beaux quartiers des hussards. Restait-il autre chose que des beaux quartiers à Paris ? De mon temps, la coupure s'était déplacée : elle passait entre l'ouest et l'est. Mais Bernard habitait

plusieurs époques, et les rues pour lui étaient des palimpsestes. Nous avons parfois marché dans Paris, très peu de pas, entre le restaurant et sa voiture – très vaste, très belle, le genre de voiture chic impossible à garer. Nous marchions vers la rue La Boétie, ou près de chez moi, vers la tour Eiffel, ou plus haut, du côté de l'École militaire. À chaque fois, des gens l'abordaient, avec un air de joie. Je les prenais pour des écrivains. Et puis non. C'était la fille d'un auteur qu'il avait connue toute petite, c'était le serveur d'un café où il n'allait plus depuis plus de vingt ans, un commercial qu'il avait connu aux Presses de la Cité, un podologue... une disparate de gens, venus de tous les horizons, qui avait ceci de commun que leur visage s'illuminait à sa rencontre.

Il avait le don de vivre, ce don qui consiste à se tenir attentif à tous les êtres, humbles ou puissants, savants ou non. Et puis il laissait de gros pourboires. « Pourquoi j'ai quitté l'éducation? Mais Claude, parce que j'avais besoin d'argent, pas vous? » Il vivait à grande guide, toujours dans le grand bain du monde. Moi qui suis frileuse, je me demandais ce que cela pouvait faire d'être aimé comme il l'était.

Je ne pouvais pas me dire: il plaît à tout le monde, certes, mais il paye cette dispersion par un caractère superficiel. Bernard était un homme profond. Chaque page que j'ai lue de lui m'a frappée par sa justesse. Ses préfaces sont des modèles de pénétration, de mesure et de clarté. Si l'édition a beaucoup gagné, la Sorbonne a immensément perdu le jour où un mandarin a refusé d'inscrire une thèse sur Proust.

FRANCIS HURÉ

PEUT-ON SE PRÉTENDRE l'ami de quelqu'un et avouer qu'on ne sait rien de lui, ou presque rien? J'étais lié à Bernard par un attachement très fort et que je sentais réciproque. Mais qui était Bernard?

La simple évidence répond que la personnalité est une fabrication continue à base d'éléments infiniment variés, et que cet ensemble instable est rebelle à l'analyse. Bernard, semblable à chacun d'entre nous, était singulier. Il l'était plus que quiconque.

J'aimerais préciser ce point crucial. Mais ayant dépassé les cent ans, mon âge n'est plus capable de s'expliquer sans embarras: ankylose des méninges, à quoi s'ajoute l'érosion du cerveau. Les centenaires peuvent jouer les singes savants, faire les malins à la demande, ils restent des vieilleries abîmées, malgré tout.

*

Pour y voir plus clair, je consulte les images. Je me revois attablé au côté de Bernard dans un restaurant qui lui était familier. Cet esprit libre aimait les habitudes. Il me parlait d'une voix sourde que je ne comprenais pas toujours, étant sourd moi-même. Je me gardais d'interrompre son soliloque. Plus qu'une collection d'anecdotes ou de considérations, j'y recueillis l'accent de sa sincérité, j'y trouvais une sorte de bonheur.

La sincérité de Bernard était entière en chacun de ses propos, fuyant le faux-semblant, rejetant l'inauthentique. Elle n'était soumise qu'à une exigence : le respect d'un code de pudeur bienséante. La discrétion ainsi entendue était le propre de cet homme de vérité.

La littérature était son trésor inépuisable et intimement possédé. Son savoir (j'évite le mot « culture », si galvaudé qu'il ne vaut plus rien) était immense. Sans l'ombre d'une exclusive, il donnait sa préférence aux textes longs, vigoureux, emportant le lecteur dans leur

marée puissante. Lorsqu'il en découvrait un, il passait la nuit à s'en enchanter. Bernard le circonspect se laissait prendre au piège d'une fiction bien-fondée. Il prônait Simenon, il révérait Proust.

*

La dernière fois que nous nous rencontrâmes, ce fut dans son bureau, pièce bruyante et encombrée donnant sur l'avenue. Il traita devant moi quelques affaires de comptabilité autant qu'il m'en souviene. Puis il me dit d'un ton pressant, comme si le temps allait lui manquer : « Déjeunons ensemble la semaine prochaine, nous parlerons de la vieillesse, si peu de gens savent en parler. »

Je compris qu'il avait franchi un seuil. Celui d'où l'on aperçoit pour de vrai, face à soi, l'énigme énorme des fins dernières. Ce seuil était le mien. Bernard devinait que nos pensées étaient à l'unisson.

Le déjeuner n'eut pas lieu. Bernard s'éteignit entre-temps. Mais je puis imaginer cet épilogue. Je le situe à la maison de Neuilly. Michelle, mon épouse, préside le repas.

Bernard apprécie sa compagnie. Ils sont mélomanes l'un et l'autre et ont les mêmes goûts. Nous parlons de tout : saveurs des vins, sottise de la politique, douceur du printemps parisien. Il évoque les splendeurs de sa chère province andalouse qu'il retrouve chaque année aux vacances : cités capitales, jardins et patios bruissant de fontaines odorantes, danseurs et danseuses d'un flamenco implacable, corridas et tauromachie dont il célèbre le rituel. Michelle et moi énumérons nos marottes : chapelles romanes, manoirs bretons. Nous taisons ce qui nous tient à cœur : la mort n'est pas un sujet dont on bavarde.

Telle est notre manière de nous confier, de nous conforter.

*

J'ai placé sur l'étagère, devant mon lit, le portrait de Bernard. Il me parle ainsi : « Pardonnez-moi de vous avoir devancé. J'ai passé le premier la porte inévitable, en vous bousculant un peu. »

Il me semble qu'il sourit.

GILBERT MERCIER

Comment j'entrai
dans le catalogue tant convoité

LE 21 FÉVRIER 2018 paraissait en librairie un ouvrage auquel Bernard de Fallois avait consacré beaucoup de son temps tout au long du mois de décembre 2017. J'ai le cœur serré en commençant ce récit car le livre dont il s'agit, intitulé *Les Héritiers du Roi-Soleil*, portait la signature du modeste auteur que je suis. Ainsi en avait décidé le destin tandis qu'on rendait hommage au seigneur de l'édition, à la légende du siècle, à la figure incomparable du monde des lettres disparu à l'âge de 91 ans.

Avant de connaître le succès mondial que l'on sait avec le roman de Joël Dicker, *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert*, Bernard

de Fallois avait consacré sa longue carrière à publier des inédits de Proust, mais aussi les œuvres de Pagnol ou de Simenon, et les livres de Mgr Lustiger, Raymond Aron, Jacqueline de Romilly, Alain Peyrefitte, Maurice Druon, Marc Fumaroli, Simone Bertière, Robert Merle, Françoise Chandernagor, et combien d'autres. Il n'aimerait pas que, voyant mon nom ajouté à la liste de ces prestigieuses signatures, je me considère comme un auteur modeste. Pour lui, tout auteur qu'il avait décidé de soutenir était un ami auquel il apportait la même attention qu'aux autres. Aujourd'hui, après trois de mes livres publiés par ses soins, je me sens orphelin, Orphelin mais en même temps héritier de ce Roi-Soleil, comme si le titre qu'il avait choisi, après mûre réflexion, était une manière de testament...

J'ai rencontré Bernard de Fallois pour la première fois dans un bar de l'aéroport de Nice. C'était vers la fin de l'année 2000. Quelques semaines plus tôt, je lui avais envoyé, sans grand espoir, un texte relatant les quinze années de la vie tumultueuse de Voltaire et d'Émilie du Châtelet sur un ton plutôt romanesque, et dans une écriture mal

disciplinée, peu respectueuse de l'époque. Comme je résidais depuis quelque temps à Vence, il avait souhaité me rencontrer à son retour de Saint-Tropez où il avait rendu visite à Christian Millau. On se serait cru dans un roman de gare. Pour que nous puissions nous reconnaître, il m'avait décrit sa casquette à carreaux alors qu'il me savait porteur d'une grande écharpe rouge.

D'emblée, il me dit que je savais raconter une histoire et donner de l'épaisseur à mes personnages. Mais c'était pour mieux me faire sentir que si mon livre était intéressant – le couple formé par Voltaire et Émilie du Châtelet lui faisait penser à Sartre et Simone de Beauvoir – il comportait des bavures « qui nous disqualifieraient lui et moi ». Et de s'indigner de me voir dire à Voltaire « les carottes sont cuites ». « À moins que ce soit une plaisanterie de San Antonio c'est tellement exagéré que cela ferait aussitôt classer le livre dans une catégorie inférieure. Or ce travail que vous avez fait mérite beaucoup mieux. » Je n'en avais pas terminé avec ses remarques. On aurait dit que, page après page, mon manuscrit défilait devant son regard perdu dans les lointains de la mer

caressée par un avion en phase d'atterrissage. «Vous parlez des marginaux. Employait-on ce mot à l'époque, et dans ce sens? Sinon, c'est typiquement ce qu'il ne faut pas faire»...

Ce n'était que le début d'une litanie me donnant à penser qu'au mieux il allait me demander de lui fournir un texte expurgé de ces «bavures». Alors, peut-être, pourrais-je espérer une décision favorable. À mon grand étonnement, après avoir déposé doucement sa tasse de café sur la table il se mit à se plaindre des temps devenus durs pour la vente des livres. Et, comme pour s'excuser, il me dit qu'un à-valoir d'une quinzaine de milliers de francs – on ne connaissait pas encore les euros – était tout ce qu'il pouvait offrir. Fou de bonheur, je ne pus me retenir: «Dois-je comprendre que vous avez décidé d'éditer ce livre?» Et lui, avec un petit air faussement détaché: «Au printemps, c'est le meilleur moment pour un ouvrage de ce genre.»

La recherche du titre fut passionnante. «La divine Émilie» lui plaisait mais, venant après l'ouvrage d'Élisabeth Badinter traitant de l'ambition féminine à travers la vie et l'œuvre de la marquise du Châtelet, c'était un peu

gênant. Quand je lui proposai *Madame Voltaire*, il commença par émettre des réserves, trouvant que c'était un brin racoleur. Mais je le sentais vraiment intéressé. Encore fallait-il justifier un pareil titre. Un texte de l'historien René Pomeau disant que « le vrai mariage d'Émilie ce fut celui qui se passa de la bénédiction de l'Église : celui qu'elle contracta avec Voltaire par consentement mutuel, avec accord tacite de Monsieur du Châtelet » acheva de le convaincre.

Bernard de Fallois apporta la même attention au lancement du livre qu'à sa préparation. Il entendait tirer profit de tout. De mes attaches lorraines en l'occurrence. Ma qualité, si je puis dire, d'ancien président de l'Académie de Stanislas ne lui échappa pas. Mais surtout, il insista pour que je mette à contribution mes relations dans la presse, du fait qu'avant de prendre ma retraite de journaliste j'avais longtemps dirigé le service des informations générales de *L'Est républicain* à Nancy. Tout devait servir à assurer la promotion de *Madame Voltaire*. J'avais parfois l'impression que mon livre était son unique préoccupation alors que le catalogue de sa maison s'enrichissait de noms prestigieux.

Il se moquait comme d'une guigne de savoir que mon premier roman de jeunesse avait été édité par Michel Déon et Laurent Laudénbach à La Table Ronde. Ou que le Grand Prix des Écrivains bretons – je viens du pays de la Mée, aux marches de Bretagne – avait couronné un « terroir » paru dans la collection bleue de Simone Gallimard, à la grande époque de l'école de Brive. Ou encore qu'avant de fonder avec succès sa propre maison, comme il l'avait fait lui-même en 1987, Pierre-Guillaume de Roux avait accueilli au Rocher mon roman moyenâgeux consacré à la colline lorraine de Sion chère à Barrès... L'auteur que j'étais devenu, partagé entre un besoin de plonger sa plume dans les souvenirs de son enfance, sous l'Occupation, et un goût prononcé pour les intrigues de cour, sous Louis XIV ou Louis XV, lui suffisait. Mais il appréciait que je prenne pour modèle sa vieille amie, l'historienne Simone Bertière dont la série sur les reines de France fait autorité. Déchiffreur de textes sans pareil, il voyait bien que le ton et les procédés de Simone Bertière inspiraient mon modeste clavier.

Deux mois après la mise en librairie de

Madame Voltaire, il me téléphona pour m'annoncer, de l'air de ne pas avoir l'air, que le cap des 5 000 exemplaires était franchi. Pas d'autre commentaire que : « Ce n'est pas si mal. Rétrospectivement cependant il me semble mieux voir ce qu'il aurait fallu faire. » Mais il avait décroché une réédition au Grand Livre du Mois. Avec le Livre de Poche à venir, il ne désespérait pas de doubler ces ventes. De quoi me laisser sans voix, moi qui me sentais tout ragaillardir quand mes précédents ouvrages parvenaient à atteindre péniblement les 1 000 ou 2 000 exemplaires.

Pas question pour autant de chercher à me retenir. Quand, à l'occasion des travaux de restauration de la place Stanislas, à Nancy, en 2004, les éditions strasbourgeoises de La Nuée Bleue, me proposèrent de travailler à un ouvrage consacré au roi de Pologne, beau-père de Louis XV chargé de préparer le rattachement de la Lorraine à la France, il se réjouit, au contraire. Pour lui, la province convenait mieux à certains livres. Ce fut le cas avec *Femmes des Lumières à la cour de Stanislas* dont l'audience avoisina celle de *Madame Voltaire*. Mais *Madame Voltaire* n'y était pas pour rien.

Cependant, je mourais d'envie de proposer à Bernard de Fallois un second livre susceptible de le séduire. L'histoire de la marquise Agnès de Prie, l'étonnante marieuse de Louis XV et Marie Leszczyńska, qui parvint à mettre Versailles à ses pieds et à gouverner la France par l'entremise de son amant, le pâle duc Louis-Henri de Bourbon-Condé, me paraissait de nature à emporter son adhésion. Je me trompais. Il avait une règle : le public aime l'histoire mais il n'y connaît rien. Si, d'emblée, un personnage n'évoque pas grand-chose pour lui, il s'en détourne. Agnès de Prie fut donc écartée mais Bernard de Fallois admit que le sujet méritait d'être proposé à son ami de Pygmalion, M. Dupêchez. En définitive, Bernard Condominas publia le livre, aux Éditions du Félin, mais ce ne fut pas un grand succès!

Je parvins à convaincre Bernard de Fallois pour la deuxième fois avec l'histoire d'un des plus curieux personnages féminins du Siècle des Lumières, venu de Lorraine se réfugier à Paris après avoir été le souffre-douleur de Voltaire et d'Émilie du Châtelet, dans leur château champenois de Cirey : Madame

de Graffigny. Toute l'Europe s'était arraché les *Lettres d'une Péruvienne* de cette femme étonnante, dont on dit aujourd'hui qu'elle est le parfait exemple de la langue familière de son temps dans sa fraîcheur et sa spontanéité. Après *Madame Voltaire*, le titre allait de soi : *Madame Péruvienne*. Bernard de Fallois tint à ajouter : *Madame de Graffigny une femme sensible au Siècle des Lumières*. Et il vint en personne procéder au lancement du livre au château de Villers-les-Nancy qui avait servi de première résidence à Françoise de Graffigny. Malgré un succès moyen – tout de même marqué par l'attribution du Prix des Amis de Montesquieu et de la Ville de La Brède – il se félicitait d'avoir contribué à mieux faire connaître cette femme des Lumières. Car il exerçait son métier d'éditeur avec une noblesse qui n'apparaissait pas seulement dans son nom.

J'aurais bien aimé l'intéresser à ma seconde passion littéraire : le terroir, et singulièrement l'histoire romancée, ou plutôt fantasmée, de mon bourg natal de Moisdon-la-Rivière, voisin de la sinistre carrière castelbriantaise où le jeune Guy Môquet et ses camarades tombèrent sous les balles du peloton d'exécution de la

Wehrmacht, le 22 octobre 1941. Peine perdue. Bernard de Fallois aimait le roman, aimait l'histoire, aimait aussi l'histoire romancée – quoiqu'il s'en méfiât – mais le terroir ne le tentait pas. Il laissa sans regret mon nouveau livre, intitulé *Les Sabots fendus*, prendre le chemin de L'Archipel où Jean-Daniel Belfond l'accueillit.

J'en viens à l'objet même de ce récit, le livre qui fait de moi un des héritiers – bâtard sans doute, comme on disait à la cour de Versailles, mais héritier quand même – de Bernard de Fallois. Il lui aura consacré une partie de son temps dans les dernières semaines de sa vie de grand éditeur, et cela me bouleverse. Intrigué par la conspiration de Cellamare dont il n'avait jamais entendu parler, disait-il – mais il savait jouer les ignorants à merveille pour mieux juger l'auteur –, il faisait ce constat : les périodes de l'histoire les plus familières aux Français peuvent dissimuler des pans entiers d'événements méconnus. Ainsi, croit-on généralement que Louis XV succéda à Louis XIV au terme d'une régence tranquille. Rien de plus faux. La férocité que mit la duchesse du Maine à tenter d'écarter le duc d'Orléans

de la régence, par tous les moyens, y compris un enlèvement, au profit de son mari, le duc du Maine, fils bâtard, mais fils préféré de Louis XIV, voilà le genre de sujet qui pouvait passionner Bernard de Fallois. « Vous avez écrit un roman historique, mais j'ajouterai *très historique*, me dit-il. C'est pourquoi on ne fera pas figurer le genre sur la couverture »...

Relisant ses nombreux mails je suis frappé par cette passion qu'il mettait à voir paraître, aussi abouti que possible, le livre qui lui tenait à cœur. Ainsi la recherche du titre, *Les Héritiers du Roi-Soleil*, se prolongea durant toute une semaine. À la fin, il ne put s'empêcher de m'envoyer ce message : « Je ne me lasse pas de cet échange "constructif". »

Et moi, aujourd'hui, je ne me lasse pas de relire des notes adressées à l'un des plus modestes de ses auteurs après tant et tant d'échanges avec les plus grands noms de notre littérature.

HUBERT MONTEILHET

AU DÉBUT DE SON DERNIER ROMAN, Joël Dicker nous dit : « Je voudrais rendre hommage à mon éditeur Bernard de Fallois, qui nous a quittés en janvier 2018. C'était un homme hors du commun, doté d'un sens exceptionnel de l'édition. Je lui dois tout. Il a été la chance de ma vie. Il me manquera terriblement. »

En effet Joël Dicker est en tête des ventes depuis des semaines, offrant ainsi à Bernard un remarquable succès éditorial posthume.

Je pourrais m'associer textuellement à cet hommage. J'y ajouterai quelques anecdotes qui feront mieux connaître Bernard au grand public.

J'ai vu de Fallois pour la première fois quelques années avant la dernière guerre, dans la cour de récréation au Saint-Louis-de-

Gonzague de la rue Franklin, dans le XVI^e arrondissement de Paris, une maison jésuite ouverte aux enfants d'une pieuse bourgeoisie. Bernard était monté sur de courtes échasses dont les manches étaient tenus à hauteur des hanches et qui permettaient de courir à une vitesse surprenante pour rentrer des buts avec des billes de bois. Un football dangereux. Je me rappelle avoir assommé le vénérable père de Broglie, alors que, le chef déjà branlant, il traversait imprudemment cette cour de récréation.

Mais je n'ai pas entretenu à l'époque de relations suivies avec Bernard, car, un peu plus âgé que moi, il n'était pas dans la même classe.

Près d'un demi-siècle plus tard je lui ai soumis le manuscrit de mes *Derniers Feux*, un roman qui retraçait l'histoire des derniers bûchers de la Sainte Inquisition romaine, au début du XVIII^e siècle. En cinq siècles l'Inquisition avait envoyé au bûcher cinq mille récidivistes suicidaires, au rythme d'un millier par siècle, pour l'Europe et les colonies. Cette réussite humanitaire méritait d'être notée, dans un siècle qui a accumulé des millions de morts pour des motifs dérisoires.

Les Derniers Feux ont connu chez de Fallois un échec consternant et Bernard m'a dit à ce sujet : « Cet échec est de ma faute, car je n'ai fait aucun effort pour vendre ce livre, dans l'idée qu'il était d'une qualité à se défendre tout seul. Pour me faire pardonner cette erreur je vous ouvre un crédit afin que vous puissiez écrire à loisir le chef-d'œuvre que j'attends de vous. » Et ce fut *Néropolis*, un succès à la Joël Dicker. On voit l'extrême délicatesse de Bernard qui s'accuse d'une faute qu'il n'a pas commise, car j'avais écrit, dans la préface des *Derniers Feux* : « Si l'on nous demande si nous sommes pour ou contre l'Inquisition, nous répondrons que nous sommes objectifs. Nous écrivons pour toutes les paroisses. Mais après avoir lu ce livre les disputeurs sauront au moins de quoi ils parlent, ce qui est déjà un grand progrès. » On distingue quel est le responsable de la faute que Bernard avait prise généreusement à son compte. J'avais cru que des journalistes incultes en la matière pouvaient s'intéresser à une vérité quelconque.

Les moments de vérité, Bernard les a aussi cherchés dans les courses de taureaux dont il était fin connaisseur. Je me revois assistant avec lui à des corridas où nous attendions avec

impatience ce moment magique, propre à ces courses, où la scène semble se figer. Bernard m'a raconté qu'un jour où il faisait la queue pour acheter des billets de corrida un écriteau, poussé par le vent, s'est détaché pour le frapper à la tête et le laisser inanimé. Il s'est réveillé à l'infirmierie réservée aux toreros blessés!

De Fallois était également expert en gastronomie, et il avait ses habitudes au *Crillon*.

Comme beaucoup d'élèves des jésuites Bernard était devenu agnostique. Cependant c'est pour lui que mon maître Jésus-Christ a dit: «Ce ne sont pas ceux qui crient Seigneur-Seigneur qui entreront au royaume des Cieux, mais ceux qui auront fait la volonté de mon Père.»

L'avenir de Bernard est bien assuré et j'ai hâte de monter le retrouver.

MARC PASTEGER

Un seigneur

UN JOUR QUE NOUS PARLIONS de livres possibles sur la Belgique, j'ai lancé à Bernard de Fallois: «Il y a quelque chose à faire sur la Côte belge.» Il ne la connaissait pas, je lui ai raconté plusieurs histoires s'y rapportant et il m'a dit «Banco!». Nous ne nous étions pas trompés puisque, sur le petit territoire belge, il s'est écoulé à ce jour plus de 7 000 exemplaires de notre premier ouvrage commun. La naissance de cette belle aventure a également marqué celle de notre amitié, indissociable à mes yeux de celle de Claude Jonis.

J'aimais Bernard pour toutes les qualités qu'on lui connaissait: une exceptionnelle culture pluridisciplinaire, une intelligence

fine, des avis éclairés, un caractère entier, un enthousiasme que les années n'émoussaient pas.

À l'âge où d'autres songent à la retraite, ou au moins à la préretraite, s'éloignant des grands groupes, il avait lancé sa propre maison, choisi une structure légère et une production réduite très qualitative. J'ai rapidement été frappé par l'esprit amical et bienveillant qui régnait aux Éditions de Fallois.

J'ai souvent retrouvé Bernard et Claude, le soir, dans l'une ou l'autre de leurs cantines préférées. On y parlait notamment de la Belgique. Lorsque mon pays resta privé de gouvernement pendant plus d'un an sans pour autant couler, Bernard s'était plusieurs fois émerveillé : « Vous tenez la formule idéale ! »

Il était en permanence au courant de mille choses, de son milieu, certes, mais également du monde politique, journalistique. Sa vitalité m'épatait. Je me suis souvent dit qu'il aurait fait un excellent patron de presse. Là aussi, Bernard aurait brillamment réussi car il se serait montré exigeant sur les contenus auxquels, depuis trop longtemps et trop souvent, on ne prête plus l'attention requise.

Bernard de Fallois fut un personnage atypique, un seigneur dans une société de plus en plus polluée par le mauvais goût. En ce qui me concerne, il demeurera l'éditeur qui m'a le plus appris et l'un des hommes qui m'a le plus emballé.

M.P.

*Journaliste, rédacteur en chef
du « Soir magazine » à Bruxelles*

BERNARD PLESSY

Bernard de Fallois

MA CONNAISSANCE de Bernard de Fallois date de l'époque où il sauva *Le Bulletin des Lettres*. C'était il y a vingt ans.

Son nom ne m'était pas inconnu. Il y eut au programme de l'ENS Fontenay (aujourd'hui Gerland) le *Contre Sainte-Beuve* de Proust. Année scolaire 1993-1994. L'édition du concours était Folio Essais. Or c'était, titre, texte et préface (40 pages, datées de 1954), l'édition de l'«inventeur» de cette suite d'essais critiques: Bernard de Fallois. Il avait alors 28 ans. Deux ans plus tôt, il avait donné une édition de *Jean Santeuil*, chez Gallimard, en trois volumes, préfacée par André Maurois. Vingt ans avant l'arrivée massive des universi-

taires sur le terrain. Il y avait là de quoi impressionner tout professeur de lettres.

En décembre 1998, *Le Bulletin des Lettres* était à bout de souffle, à court de bourse. Fondé en 1933 par le libraire et bibliophile lyonnais Armand Lardanchet, il en était à sa 57^e année (il avait cessé de paraître de septembre 1939 à avril 1947) et à son 578^e numéro. Pierre Decitre, autre libraire lyonnais, qui l'avait pris en charge, lui retirait son soutien au bout de deux ans. C'était la mort du *Bulletin*. Il se produisit alors une sorte de miracle. Je le simplifie ainsi : de fidèles amis parisiens, Jacqueline de Romilly au premier rang, intervinrent auprès de Bernard de Fallois. Je me plais à penser qu'ils lui tinrent à peu près ce langage : *Le Bulletin des Lettres*, c'est peu de chose, une modeste et discrète revue de critique provinciale, au titre vieillot ; et c'est beaucoup : une survivance d'une longue tradition, la lecture désintéressée de l'actualité littéraire au service d'une famille de lecteurs ; il serait beau de le sauver, ne serait-ce que pour le symbole. Bernard de Fallois connaissait-il le *Bulletin* ? Le recevait-il ? L'ouvrait-il ? Je ne peux répondre à ces questions. Seule certitude :

il fut touché par cette intervention. Il décida d'agir. J'ai devant moi une carte manuscrite de cette époque, accompagnant je ne sais quel envoi: Bernard de Fallois *Avec ses amitiés P-S. Rassurez-vous, nous sauverons certainement le Bulletin.*

La grande nouvelle pour nous au détour d'un post-scriptum: quelle élégance! Et Bernard de Fallois sauva le *Bulletin*. Non pas de loin, avec une aide passagère, assortie de conseils et recommandations. Il descendit de Paris, rencontra Pierre Decitre, comprit qu'il ne pouvait compter sur quelques mois, le temps de prendre ses dispositions, ne renonça pas pour autant, fit connaissance du comité de rédaction, rentra rue La Boétie et prit tout en main – imposant à Marie-Claire Ardouin un énorme surcroît de travail, et surveillant les choses de près. Je conserve un épais dossier épistolaire, que j'aimerais publier un jour comme exemple de ce qu'est un éditeur de la grande tradition. Le *Bulletin* était infinitésimal par rapport à l'envergure de la carrière de Bernard de Fallois et à sa position éditoriale, et tellement provincial: il le traitait comme une chose capitale.

Je veux bien avouer, avec le recul du temps, que, sur le moment, nous n'avons pas « réalisé », comme on dit si bien. Un ami n'a pas tardé à m'ouvrir les yeux : Jacques Plaine, le libraire stéphanois, alors président du Syndicat des libraires de France. Médusé lui-même, il me disait : Vous ne pouvez pas comprendre ! Lui savait ce que Bernard de Fallois représentait, ou, mot combien plus vrai, incarnait depuis un demi-siècle dans le monde du livre. Je ne tardais pas trop à me faire une idée plus juste de ce qui venait de nous arriver. À remercier Jacqueline de Romilly. À me remettre au travail, avec une ardeur nouvelle, *transporté*, le mot est juste.

Quand je pense à Bernard de Fallois, voilà d'abord ce qui s'impose à moi : cet événement « historique » dans la chronique du *Bulletin* et dans ma « carrière » critique. Non pas la baguette qui transforme la citrouille en carrosse, mais l'aide vraie et digne : Aidez-vous, je vous aiderai. Avec une telle simplicité, une telle bienveillance.

Et toutefois c'est là bien peu en regard d'un autre événement, conséquence du précédent : l'amitié qui s'installa entre nous. La naissance d'une amitié est un des plus beaux thèmes littéraires qui soit. Je ne saurais le prendre ainsi. Je veux dire les choses au plus près, au plus vrai : ce fut une amitié spontanée. Je ne vais pas me donner le ridicule de paraître céder à la suggestion de la rue La Boétie : *parce que c'était lui, parce que c'était moi*. J'entends seulement que cette amitié, d'abord entente, puis affinité élective, fut sans mots. Née de soi, bientôt acquise, établie, *naturelle*, je ne peux trouver mot plus juste et plus fort.

Il faut tout de même que j'en dise quelques traits, puisqu'elle est à l'origine de ce témoignage. Il y eut d'abord cette œuvre commune de sauvetage qui impliquait un échange constant (et j'étais confus de peser si lourd sur la maison d'édition). Dans nos lettres, inévitables allusions à nos études et années d'enseignement : des agrégés de lettres classiques ne s'écrivent pas tout à fait comme les autres. Je place ici un exemple. Plaidant pour la publication d'un livre qu'il ne « sentait » pas, je lui écrivis que, à l'exemple de

Platon faisant dire à Socrate, dans le *Phédon*, quelques heures avant la ciguë, que l'évidence de l'immortalité de l'âme nous donnait l'espérance d'une autre vie heureuse, l'espérance, non la certitude, mais que c'était un risque à courir, le pari de Pascal n'est pas loin, un beau risque, et je lui mis en grec les trois mots inoubliables : *kalos gar o kindunos*. Jetée en eaux profondes, *in altum*, la sonde avait touché juste. Réponse immédiate et émue : combien d'années depuis que je n'avais pas eu cela sous les yeux ! Connivence, entente spontanée, confiance approfondie.

Tout s'amplifia lorsqu'en juillet 2001 je lui dis qu'à l'aube du troisième millénaire le temps était venu pour moi de « prendre ma retraite ». La nouvelle le consterna. Il n'aimait pas ces mots. Il ne les comprenait pas. Pourquoi déteiler quand on fait un métier avec passion ? Il avait donné l'exemple : à l'âge de sa retraite légale, il avait simplement relayé, changeant de cheval, le sien désormais, pour continuer la course. Je lui répondis qu'il avait raison, que je me sentais encore capable de rendre quelques services et que, s'il le voulait bien, je me mettais à sa disposition.

Là commence une autre histoire : celle de la collaboration à laquelle il m'invita généreusement. Je veux dire que je ne suis pas persuadé qu'elle fut toujours indispensable. Mais elle était un lien, qui nous était cher, sur le terrain même qui était le sien : l'édition. Je ne puis entrer dans le détail. J'y aurais grand plaisir, mais ce serait trop long.

Il y eut les manuscrits à revoir, tout le toilettage qui allait de l'orthographe à la vérification des citations en passant par le style. « C'est très bien ce qu'elle dit, mais elle écrit comme elle parle. » C'était l'ordinaire, d'une diversité qui mettait à l'épreuve ma compétence.

Il y eut les projets de haut niveau, qui impliquaient un travail commun. Lorsqu'à force de persévérance Bernard mit la main sur les poèmes érotiques de Valéry pour Jean Voilier (nom de plume de Jeanne Loviton), le choix était délicat. Il descendit à Lyon et je nous revois côte à côte, une longue après-midi, devant une table couverte de « poèmes » – quel mot juste ? – pesant le pour et le contre, oui ? non ? pouce levé, pouce baissé. Il en résulta *Corona & Coronilla* (2008). L'audace de cette publication n'eut pas l'effet que laissait espérer

un complément qui mettait à mal l'œuvre de l'homme qui, une nuit d'orage à Gênes, prétendait avoir stérilisé en lui toute affectivité, toute sensualité. L'heure de Valéry était passée.

Il y eut les décisions à prendre sur tel ou tel manuscrit. Je le recevais, le lisais et attendais le coup de fil. Je ne sais pas téléphoner en marchant, ni marcher en téléphonant. Aujourd'hui, je ne passe jamais sans une pensée nostalgique devant tel recoin du boulevard de la Croix-Rousse où je m'étais réfugié pour écouter, tout à trac, les arguments pour ou contre du décideur. Nous pouvions diverger, mais pour une issue toujours imprévisible. Je disais : oui, possible. Il répondait : non, surtout pas. Quelques mois plus tard, le livre paraissait, sans que j'aie eu la moindre explication. L'édition a ses mystères. Mais il y avait eu cet échange – inutile en apparence, peut-être nécessaire, sans prix pour nous.

Et tout cela dans l'intermittence. Longues périodes creuses. Amitié sans mots, ai-je dit, mais sans doute dans le silence, sans délai dans la reprise. Le coup de téléphone avait quelque chose d'abrupt. *In medias res* dès le troisième mot, la fièvre succédant aux longues prépara-

tions. Je savais que le rythme des éditeurs a quelque chose de syncopé: je le vécus, surpris d'abord, puis conquis par ce jeu piquant.

*

Je me doute bien que ce que je dis là doit rejoindre les autres témoignages. J'aimerais aller un peu plus loin pour donner un tour plus personnel au mien.

«C'est la Providence qui m'a fait vous connaître.» Il ne serait pas honnête d'introduire ce qu'il me reste à dire par cette première phrase d'une lettre du 1^{er} octobre 2000; elle concernait un travail sur une anthologie poétique. Et toutefois, du sens premier il n'est pas impossible de la détourner vers un sens plus large et plus profond.

Bernard de Fallois connaissait son monde. Il n'avait pas tardé à comprendre que la culture religieuse ne m'était pas étrangère. Ce fut bientôt une de nos alliances. Avec une belle franchise il me dit: «J'ai été baptisé... première communion... confirmation... Et depuis je n'y connais à peu près plus rien.» C'était vrai. Ce n'était pas vrai.

Vrai : Bernard de Fallois vivait en agnostique, sans aucune préoccupation ni manifestation de vie religieuse. Pas vrai : je connais peu d'hommes qui, sans le savoir peut-être, aient eu aussi présent à l'esprit l'immense héritage chrétien.

Il faut que je reste prudent dans l'approche que je fais là. Il y avait à coup sûr les spéculations de l'éditeur toujours en quête d'un succès commercial. Il en avait connu un avec *Le Choix de Dieu* (1987), interview du cardinal Lustiger. Vingt ans plus tard, un conseiller ecclésiastique lui souffla l'idée d'un nouveau « coup » avec un autre dignitaire de l'Église. Il me demanda de me tenir en première ligne. La déconvenue fut totale, coûteuse en temps, en moyens, en argent. Je ne peux entrer dans le détail ni personnaliser l'épisode. Le choix... n'était pas le bon. J'en garde un mauvais souvenir. « C'est moi qui suis responsable de tout. » Cette première phrase d'une lettre du 5 février 2008 ne me console pas.

Recherche encore d'un bon livre quand Bernard décida de publier un large ensemble des Chroniques de Bruno Frappat parues dans le journal *La Croix*, avec accord de l'auteur

et du journal. Il les estimait, comme elles le méritent. Mon travail fut d'en faire une construction indépendante de la chronologie. Il en fut satisfait, telle était toujours sa politesse. Hélas, la préface demandée à l'auteur ne vint pas, et le projet fut abandonné. Je ne descends jamais dans ma cave sans un morne regard sur l'épais dossier sanglé qui s'empoussière sur un rayonnage.

Travail d'éditeur toujours quand Bernard accepta un projet du fils de son ami Robert Merle: le récit des premiers temps de l'Église sous forme romancée. Il m'en confia la relecture. L'ouvrage parut, en deux tomes, il le méritait. Je garde le souvenir que, cherchant ensemble les titres possibles, c'est lui qui fit valoir les siens: *Le Fils de l'Homme*, *Urbi et Orbi*. Ils sont excellents. Et lui qui en écrivit la présentation pour la diffusion du programme et pour la quatrième de couverture. Avec une justesse d'analyse et une qualité de plume qui sont devenues rares dans la profession.

Je passe sur beaucoup d'autres exemples, qui relèvent de la prospection éditoriale. Mais pourquoi rééditer l'*Histoire du Christ* de Giovanni Papini? Immense succès des années

1920, devenu illisible. Pourquoi m'avoir demandé de lui trouver une *Histoire sainte*, livre scolaire très répandu dans les écoles et les paroisses au début du siècle dernier, le pendant, texte et vignettes, du *Tour de la France par deux enfants*, et aujourd'hui curieusement très rare? Je pus lui en trouver un exemplaire, qui portait les stigmates des longues heures d'instruction religieuse d'un petit paysan du Pilat. Il me le renvoya avec ce commentaire :

Quelle lecture amusante! Je pense à la tête que feraient un certain nombre de dignitaires de l'Église d'aujourd'hui, si on le réimprimait tel quel.

J'y apprend beaucoup de choses.

Mon idée était celle-ci. Puisque l'Église catholique a jugé bon de refaire un Catéchisme, pourquoi ne referait-elle pas une Histoire Sainte? Les deux sont complémentaires dans l'instruction religieuse.

Mais cela demanderait tant d'efforts d'essayer de faire accepter cette idée, et ensuite tant d'années pour la réaliser, que cela restera pour moi à l'état de rêve.

En tout cas, même si beaucoup de passages nous font sourire aujourd'hui, c'est agréable de penser qu'il n'y a pas si longtemps encore, les catholiques avaient le courage de dire ce qu'ils pensent sans s'embarrasser d'innombrables précautions oratoires.

Je pourrais poursuivre. D'autres exemples me reviennent. Mais il suffit. Cet amnésique avait bonne mémoire, cet ironique, qui se disait volontiers voltairien (pour me chagriner), n'avait rien de mordant ni de méchant. L'essentiel pour lui était ailleurs. Moins par choix que par nature. *Ora et labora*, dit la règle de saint Benoît. Gardons le second impératif pour Bernard de Fallois. Le travail fut le tout de sa vie. Quel mot pour tenir lieu du premier? Je choisis: *ama*. Sa vie fut vie d'amitié et de travail. Ce fut sa religion à lui. Le reste lui était acquis *de surcroît*. Je ne fus pas étonné quand j'appris qu'il laissait libre sa famille de lui assurer un enterrement religieux. À sa manière à lui, il restait là dans l'ordre de sa vie.

JEAN-FRANÇOIS ROSEAU

Avec la mort de Bernard de Fallois,
la littérature perd
un allié exigeant et fidèle¹

SON ÂGE M'INTIMIDAIT autant que le nom de certains auteurs ornant la tranche d'ouvrages publiés par ses soins. Je me souviens de ma première rencontre avec Bernard de Fallois, il y a à peine deux ans, dans son vaste bureau du 22 rue La Boétie. Sur le rebord d'une cheminée, des piles de manuscrits, qu'il n'aimait pas reliés (je l'ai appris plus tard), et deux chapeaux de clown exposés sous une vitre en souvenir d'une de ses grandes passions. De son œil malicieux, la bouche goguenarde

¹ Article publié dans *Le Figaro* du 6 janvier 2018.

– sourire en accent circonflexe qu'on aurait inversé, par jeu –, il m'avait accueilli avec une poignée chaleureuse et des mots bienveillants. Nul hommage, aucune oraison ne saurait rendre compte de la profonde confiance qu'il inspirait comme éditeur, sincère et sourcilieux, dans ses rudesses comme dans le compliment, qu'il avait rare, mais jamais vain. Tantôt taquin, souvent intransigeant, mais exigeant, toujours, lorsqu'il se moquait des poussées « prudhommesques » de certaines formules malheureuses que j'avais pu avoir. Sur un manuscrit conservé, je peux lire cette remarque « *cette citation peut tuer un auteur!* »

Je l'ai certes peu connu. Mais depuis cette rencontre, nous nous sommes vus souvent. Il m'a mis dans les mains plusieurs livres oubliés, d'écrivains disparus ou appréciés, amis ou non, édités par lui ou par d'autres. Il m'a donné d'auteurs que j'admirais une image incarnée dans d'étonnantes conversations où je l'entendais me confier le récit d'un autre âge, réveillant une peuplade d'écrivains évanouis ou lointains : Blondin essayant d'échapper au STO lors d'une visite chez l'acteur Pierre Fresnay, les gaillardises de Jean La Varende

au seuil de sa mort, l'appétit bien connu de Georges Simenon, les précocités de Nimier, le sérieux d'Aron... Parfois, aussi, il me livrait des souvenirs de jeunesse, du Mans où ses parents l'avaient envoyé en classe de troisième vers 1940, à une époque «*où l'on croyait encore que les Allemands coupaient les mains des enfants*», à la cour du lycée de Janson où il avait passé certaines années de guerre. Plus récemment, j'écoutais sa lecture railleuse de la vie politique française où il brassait, avec la sagesse tranquille qu'apportent les années à ceux qui ont connu trois Républiques, les noms du général de Gaulle, de Giscard, de Hollande ou de Macron qui suscitait chez lui un immense intérêt. Jamais d'aigreur quand il évoquait les puissants, mais un œil pétillant, une voix goguenarde et animée.

De lui, j'apprenais encore que Maurras était «*emmerdant*» avec son journal dont les grognements ne laissaient place «*ni au sport, ni au cinéma*». C'est lui qui m'a encore appris que Proust, qu'il avait découvert par une nièce de Bergson et auquel il pensait consacrer une thèse, avait manqué de tomber dans l'oubli au lendemain de la guerre. Mais loin de ressasser

un passé qu'il dominait du haut de ses quatre-vingt-onze ans, Bernard témoignait d'une curiosité inlassable à l'égard de la jeunesse. Que lisons-nous? *Facebook* est-il utile? Il se souciait de nous comme un vieux professeur plein de sollicitude. Fallois, surtout, était toute discrétion, élégance et pudeur. Rien d'étonnant alors à ce que son départ, sans bruit, se fasse loin des tambours.

Plus d'une fois, je l'invitai à me narrer – mot qu'il jugeait suranné – ses aventures éditoriales de Hachette aux Presses de la Cité, puis dans sa propre maison d'édition où l'homme d'affaires côtoyait l'homme de lettres. Je me souviens encore de l'avoir interrogé sur la publication en poche des œuvres de Jules Verne et l'entends raconter, avec force détails, comment il avait manœuvré, au moment du lancement, pour reconstituer un *Nautilus* dans la vitrine Renault des Champs-Élysées. Qu'on imagine l'enthousiasme d'enfants initiés à l'auteur nantais par une telle reconstitution! S'inquiétait-il de l'avenir de l'édition? Sans doute, très tranquillement. En homme qui se défie des prophètes de malheur et fait confiance à la littérature. Car celui qui avait contribué à

la genèse du livre de poche pouvait bien se targuer d'avoir fait du livre un objet quotidien, moins réservé. J'ai eu la chance, à vingt-six ans, de faire la connaissance de l'un des plus grands éditeurs du dernier demi-siècle.

De génération en génération, il se plaisait, je crois, dans ce rôle de témoin. Une anecdote, enfin, parlera mieux que moi de sa profession de passeur : il y a quelques semaines, mon fils est rentré de l'école égayé par une heureuse coïncidence, celle d'avoir lu, au bas d'un texte travaillé en classe, ce nom si souvent entendu dans ma bouche. Après m'avoir fait décliner, d'un air espiègle et fier, l'identité de mon éditeur, il m'annonça qu'il avait vu son nom à la fin d'un extrait de Pagnol. À croire que les clins d'œil de Fallois et les échos de son « amusement » perpétuel me suivaient en famille. C'était *La Gloire de mon père*.

4 janvier 2018

GÉRARD DE SENNEVILLE

EN TOUS DOMAINES, la pierre de touche de l'homme de qualité est d'accorder la même attention au puissant et au faible, au riche et au pauvre, à la célébrité et à l'inconnu... C'est pourquoi il n'est pas inutile, dans ce livre d'hommages à Bernard de Fallois, de faire figurer, au milieu des témoignages de tant d'auteurs connus, celui d'un auteur modeste.

Avec moi, Bernard de Fallois a pris le risque, à trois reprises, de publier un ouvrage inhabituel d'un auteur discret, et, une fois sa décision prise, il a su orienter mon travail d'écriture avec subtilité.

J'avais eu l'idée, à la veille de l'an 2000, de lire dans l'ordre chronologique quatre journaux de la Belle Époque, *Le Petit Journal*, *La Presse*, *Le Figaro* et *L'Aurore*, pour en tirer

une chronique au jour le jour de l'année 1900 dans sa diversité : affrontements politiques, Exposition universelle, guerre des Boers, faits divers, réclames, etc. Ma moisson de faits était énorme et je courais le risque de faire un livre touffu. C'est probablement ce qui découragea la maison qui avait auparavant publié mes biographies de Maxime Du Camp et de Madame Sabatier. Une amie me conseilla alors d'aller voir Bernard. Lors de notre première rencontre, je me rendis compte qu'il avait lu lui-même, et bien lu, mon manuscrit. Celui-ci lui avait semblé suffisamment intéressant pour qu'il accepte de publier mon livre, à condition que j'entreprenne un travail d'élagage pour le rendre plus facile à lire. En même temps qu'il me demandait ce travail nécessaire, mais pénible, Bernard me montra qu'il croyait à mon livre en acceptant d'y insérer 32 pages d'illustrations, ce qui convenait très bien à un tel sujet et renforçait l'attrait de l'ensemble. Néanmoins, le succès commercial ne fut pas au rendez-vous.

Un ou deux ans plus tard, je commençais à écrire des petits contes, un peu à la manière des « contes philosophiques » du XVIII^e siècle,

pour me moquer gaiement de quelques travers de nos contemporains. Sous prétexte de raconter une histoire qui se passerait dans l'avenir, je m'emparais d'un vice ou d'une manie très actuels pour lancer le bouchon plus loin et faire rire. Après avoir écrit quatre ou cinq de ces «contes du futur», je les soumis à Bernard : il les trouva bons et me dit que, si je réussissais à en écrire une douzaine sur le même ton, il y aurait de quoi faire un recueil. Peu après, il m'envoya des contes de Marcel Aymé. Ce fut la seule indication qu'il me donna dans mon travail, mais je fus sensible à ce geste qui m'apportait à la fois un encouragement et un modèle. Cette fois, *Le Merveilleux Voyage en France d'Omar ben Alala et autres contes du futur* trouva un public, car il faisait rire et de nombreux lecteurs l'offrirent à leurs amis. Si bien que mon Omar ne tarda pas à entreprendre avec le même éditeur un nouveau voyage, cette fois-ci en Enfer.

Ce fut bien des années plus tard que je présentai à Bernard de Fallois un troisième projet. Après avoir publié chez Fayard une biographie de Théophile Gautier, j'avais décidé de changer d'époque et de me plonger dans

la première moitié du XV^e siècle, c'est-à-dire la fin de la guerre de Cent Ans. Une époque passionnante, riche en personnages shakespeariens et en histoires extraordinaires; elle a d'ailleurs inspiré quantité de romanciers et de dramaturges. Hélas, elle est totalement perdue de vue aujourd'hui, au point que la plupart des Français en ignorent tout à l'exception de Jeanne d'Arc et que les éditeurs d'Histoire hésitent à publier des livres sur cette époque, à moins qu'ils soient l'œuvre d'auteurs très connus. Grâce à Anthony Rowley, j'avais cependant réussi à publier chez Perrin une biographie de Yolande d'Aragon, belle-mère et inspiratrice de Charles VII, qui avait eu un certain succès. En l'écrivant, j'avais croisé d'autres personnages passionnants, ce fut ainsi que je racontai à Anthony le destin étonnant de Charles d'Orléans (duc, prisonnier et poète) et de ses trois frères. Il m'encouragea à en faire un livre, mais, alors que j'avais dans l'écriture, sa mort me priva à la fois d'un ami et d'un éditeur. Aussi, mon manuscrit achevé, l'envoyai-je à Bernard. Il fut aussitôt intéressé par mon récit, tout en ne cachant pas que lui-même ignorait tout de cette période.

Cette ignorance me fut très utile. En effet, dans le manuscrit que je lui avais remis, il me fit remarquer que certaines explications manquaient : je considérais comme connus des événements majeurs, qui étaient pourtant ignorés de Bernard et de la plupart des lecteurs. Cela me permit de rajouter ici ou là les phrases indispensables pour que le lecteur ne perde pas le fil, et, en annexe, un bref résumé de la guerre de Cent Ans que, par la suite, des lecteurs m'avouèrent avoir trouvé très utile.

Ainsi dois-je à Bernard de Fallois la chance d'avoir publié quatre livres dont chacun avait une originalité marquée, de nature, peut-être, à faire hésiter un plus conformiste que lui. Mais il m'a semblé surtout que la plus grande chance qu'il m'ait donnée, c'est celle d'avoir pu travailler, discuter, apprendre avec un éditeur de sa qualité.

JEAN SOLER

Pour Bernard de Fallois

BERNARD DE FALLOIS était incapable de vanité. Au cours de notre premier entretien il m'a dit en passant, pour me signaler un point commun entre nous : « Nous sommes tous les deux agrégés des lettres. » Il n'a pas ajouté qu'il avait été reçu premier au concours. Je l'ai su par Simone Bertière qui a passé l'agrégation la même année que lui. Les normaliens, dont elle faisait partie, étaient vexés que le premier n'ait pas été un normalien.

J'ai appris aussi incidemment que le critique cinématographique dont j'appréciais beaucoup les articles quand j'étais étudiant n'était autre, sous un pseudonyme, que mon futur éditeur. Lui-même ne m'a jamais parlé de cinéma.

Il ne m'a pas parlé davantage de cirque. Or Christian Dedet m'a assuré qu'il avait pour le cirque un véritable engouement, au point d'avoir financé une troupe.

J'ai su aussi que c'était un grand amateur de corridas. Il ne me l'a pas dit expressément mais il me l'a fait comprendre en me donnant à lire un livre qu'il avait édité, les *Chroniques taurines* de Jacques Durand.

Comment ces différents Fallois, et peut-être d'autres encore, pouvaient-ils cohabiter dans le même homme qui ne parlait jamais de lui? Sa réserve naturelle confinait au goût du secret. Il était aussi affable qu'énigmatique.

Sa passion dominante était bien entendu la littérature. Il savait que je savais qu'il avait découvert et publié un inédit capital de Proust, *Jean Santeuil*, rien moins que la première version d'*À la recherche du temps perdu*. Il n'y avait pas lieu d'en parler. Il savait que je connaissais le rôle qu'il avait joué pour faire reconnaître Simenon comme un véritable écrivain. Lorsqu'on a célébré le centenaire de sa naissance Gallimard a réédité un livre de Bernard. Je lui ai dit: «Je ne savais pas que

vous aviez écrit un livre sur Simenon.» Il m'a répondu: «Moi non plus.» Ce genre d'humour était sa marque. Il a néanmoins ajouté, rare confidence, que Simenon lui montrait sa reconnaissance en l'invitant chaque été à passer quelques jours avec lui dans sa maison de Suisse.

Il détestait les recherches formelles du genre «Nouveau roman». Ses préférences le portaient vers des œuvres de facture classique, au style naturel, sans afféterie, autant dans les œuvres de fiction que dans les essais. D'où son attirance pour Simenon et aussi pour Pagnol, dont il était l'éditeur.

En raison de son attachement aux valeurs traditionnelles, il avait de la considération pour l'Académie française. Mais il ne suffisait pas d'être académicien pour être agréé par lui. Il m'a dit: «C'est un scandale qu'Ernest Renan ne soit pas dans la Pléiade et c'est un autre scandale que Jean d'Ormesson y soit.»

Ses goûts classiques ne l'empêchaient pas de prendre des risques avec des livres qui ne pouvaient être consensuels. Des dix éditeurs

que j'ai sollicités avec le manuscrit de mon premier essai, *L'Invention du monothéisme*, qui portait un regard critique, sans complaisance, d'un point de vue athée, sur les origines, les raisons d'être et les conséquences de la croyance en un seul Dieu, il est le seul à avoir répondu positivement. Il m'a écrit : « Je suis enclin à vous publier mais je ne me sens pas compétent pour juger du contenu du livre. Si vous le permettez, je le ferai lire par deux universitaires renommés, spécialistes, l'un de l'histoire des religions, l'autre du monde biblique. » Les deux professeurs l'ont dissuadé de prendre mon livre. Ils ont réagi en chrétiens soucieux de ménager « nos amis juifs ». Bernard de Fallois aurait pu s'en tenir là et renoncer à me publier avec des raisons inattaquables mais il m'a communiqué les deux lettres en me demandant ce que j'en pensais. Je lui ai transmis mes commentaires, il m'a donné raison et il a édité ce livre ainsi que les suivants sans jamais me censurer.

Bernard était athée autant que moi mais il se montrait compréhensif à l'égard des croyants. Il devait se dire qu'il ne faut pas trop demander

aux hommes et qu'ils ont besoin d'illusions. C'est ainsi que, pour s'en tenir au judaïsme, il a publié le premier livre où un Juif devenu un haut dignitaire de l'Église, le cardinal Lustiger, se confiait sur son itinéraire, *Le Choix de Dieu*. Mais il a édité aussi des essais d'un Juif qui revendiquait son athéisme, Raymond Aron. Et encore d'un Juif, Théo Klein, qui avait été le président du CRIF (Le Conseil représentatif des institutions juives de France). Théo Klein connaissait la Bible par cœur, en hébreu, et il appréciait les analyses que j'en faisais, même s'il ne partageait pas mes conclusions. Chaque année, quand j'allais passer quelques jours à Paris, il m'invitait à déjeuner avec Bernard de Fallois et Francis Huré, mon ancien ambassadeur en Israël devenu un ami très proche. Nous étions trois auteurs Fallois autour de notre éditeur. Nous ne parlions jamais de nos livres mais toujours d'Israël, dont nous déplorions la dérive. Bernard, Francis et moi étions impressionnés par la lucidité et le courage intellectuel de notre hôte. Il ne se contentait pas de condamner en privé la politique israélienne à l'égard des Palestiniens, ainsi que le retour à la mythologie

du peuple élu et de la Terre promise, il le disait au Premier ministre chaque fois qu'il allait à Jérusalem. Et même il osait l'écrire. Ce qui lui a valu d'être ostracisé par ses successeurs qui se comportent comme des propagandistes du gouvernement d'Israël, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse.

Au cours d'un de ces déjeuners Bernard nous a appris qu'il recherchait dans plusieurs pays, notamment au Japon, les lettres de Valéry à sa dernière maîtresse. Elles sont accompagnées de poèmes souvent érotiques. Pour parler de cette quête aux allures policières, Bernard avait rajeuni de plusieurs dizaines d'années. Il était excité, fébrile, comme il a dû l'être en découvrant un inédit de Proust. Ces poèmes inconnus de Valéry, il les a publiés sous le titre *Corona & Coronilla*.

*

Il y a quelques années j'ai dit à Bernard qu'un autre éditeur s'intéressait à moi. Et j'ai perçu alors pour la première fois dans son regard et dans sa parole un voile de tristesse.

Il m'a dit: «Je pensais que je serais l'éditeur de tous vos livres.» Et il l'a été. Publier ailleurs aurait été une trahison à mes yeux comme aux siens. Sans lui mon nom n'aurait peut-être jamais figuré sur la couverture d'un livre.

ANNE VERNON

CHER BERNARD,

Nous avons fait connaissance il y a longtemps, chez des amis communs, les Vitoux. Instantanément, je fus séduite par votre profonde aristocratie. Je savais aussi l'opinion de Marc Fumaroli à votre égard. Il disait de vous, que vous étiez l'homme le plus intelligent qu'il ait rencontré.

Nés, vous et moi, à un an d'intervalle, nous étions déjà à l'époque des « anciens », comme on dit à présent.

L'année dernière pour me faire plaisir, parce que vous m'aimiez bien, vous avez publié mon petit livre de nouvelles.

Quelle surprise, quelle fierté d'être publiée chez vous, votre maison d'édition étant

selon les libraires, «la Gloire de l'Édition Française».

Cette amitié partagée, et votre séduction, m'ont fait pendant des années entreprendre le voyage à Paris tous les mois, en grande partie pour vous voir, et toujours heureuse de vous connaître.

FRÉDÉRIC VITOUX

de l'Académie française

Il haïssait la sottise, la fatuité,
le pouvoir de l'argent et les idées reçues

DURANT PLUS DE TRENTE ANS, une fois par mois au minimum, Nicole et moi prîmes l'habitude de nous retrouver pour dîner avec Bernard de Fallois qu'accompagnait le plus souvent son ami et collaborateur si fidèle, Claude Jonis, tantôt à la maison, quai d'Anjou, ou bien dans un restaurant où Bernard nous invitait.

Quand Paris était désert, au mois d'août, et que nous étions bien les seuls à tenir bon dans la capitale, il était réconfortant de se retrouver entre amis et d'échanger à cette occasion des propos et des commentaires sur la vie politique

d'hier et d'aujourd'hui, les impostures médiatiques, la rentrée littéraire ou l'actualité cinématographique! Les jugements de Bernard étaient toujours inattendus, tranchants et d'une acuité qui nous émerveillait. Combien de fois, ces soirs-là tout particulièrement, lui ai-je exprimé le regret qu'il n'ait pas pris plus souvent la plume?

Je repensais à son étude sur Simenon, à ses préfaces aux souvenirs d'Emmanuel Berl dont il avait été proche, sans parler de ses premières critiques de cinéma qu'il avait signées dans *Arts* sous le pseudonyme de René Cortade. Elles me paraissaient d'une telle qualité par leur clairvoyance, la transparence de leur style, l'esprit de synthèse, la mesure et la vigueur de la pensée qui les animaient, que j'avais l'impression, face à son indifférence manifeste à écrire, d'un immense gâchis.

Comment! Cet homme qui, tout jeune encore, avait donné un élan décisif aux études proustiennes, révélé les manuscrits de *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve*, répugnait à faire le récit de ses recherches, de ses découvertes!

Cet homme chaleureusement lié à Roger

Nimier ou Jacques Laurent s'était bientôt retrouvé, un peu par hasard, dans l'édition, à l'initiative de Guy Schoeller qui l'avait enrôlé dans l'aventure encore naissante du Livre de Poche, et il allait très vite jouer le rôle considérable que l'on sait en prenant la direction du Groupe Livre Hachette, puis celle des Presses de la Cité... et cet homme ne souhaitait donc pas témoigner de la vie intellectuelle et éditoriale française de ces décennies-là, dont il avait été l'un des acteurs principaux et le témoin privilégié, nous faire le portrait lucide, amical ou satirique, peu importe, de tous ceux, auteurs, éditeurs, hommes politiques et j'en passe, qu'il avait croisés ou connus, souvent étroitement, à cette occasion !

Et que dire de l'amitié si étroite qu'il noua avec Berl ou avec Pagnol qu'il allait contribuer à faire connaître à ses contemporains comme le savoureux prosateur et mémorialiste qu'il se révélerait à la fin de sa vie ?

Devrais-je parler encore de Jacqueline de Romilly ou de Marc Fumaroli à qui nous eûmes la chance de nous lier grâce à lui, et qu'il encouragea à écrire, au-delà de la sphère des hellénistes, des lettrés, des érudits

qui saluaient déjà leurs travaux, pour qu'ils atteignent, touchent, instruisent et enchantent un plus vaste lectorat (mais je n'insisterai pas davantage sur l'éditeur d'exception que fut Bernard de Fallois, ses auteurs en parleront avec plus d'autorité et, j'allais dire, d'intériorité que moi) ?

Oui, quel mémorialiste ou moraliste Bernard de Fallois aurait pu être s'il en avait pris la peine ou en avait eu l'ambition ! Mais non, il hochait la tête. Il n'avait rien à dire. Il souriait de mes demandes et peut-être même de mon ingénuité.

Une fois, une seule fois, à l'automne 1990, il me prit par surprise – mais c'était si peu de chose ! Je venais de publier au Seuil un roman intitulé *Sérénissime* dont l'action se déroulait au temps du Front populaire, dans l'île Saint-Louis. Il m'appela pour me dire qu'il serait heureux d'écrire un article à son sujet. Mon attachée de presse pouvait-elle s'enquérir du périodique susceptible d'accueillir celui-ci ? La plupart des journaux avaient déjà des articles en préparation, mais Marie-Claire Pauwels, à *Madame Figaro*, accepta volontiers de lui donner l'hospitalité... En vérité,

au-delà de mon livre, Bernard chérissait les années d'avant-guerre qui avaient été celles de sa jeunesse, marquée par les premiers chefs-d'œuvre de René Clair, les premières chansons de Charles Trenet, la peinture de Dufy, que sais-je? Mon livre avait éveillé bien des échos en lui.

On a souvent dépeint Bernard de Fallois comme une éminence grise, un homme de l'ombre. Sans doute parce qu'on ne le voyait jamais dans les dîners en ville, les cocktails littéraires, les vaines parades sociales. Mais c'est faux. Il ne protégeait pas sa vie privée, elle lui appartenait, c'est tout. Et toute vie mondaine lui demeurait étrangère. Il ne se donnait pas l'apparence d'un homme d'influence, barricadé derrière ses secrets. Comme si l'idée même de se composer un personnage pouvait lui venir à l'esprit! Observateur incomparable de la comédie humaine, il ne se souciait pas le moins du monde d'y jouer lui-même un rôle. Son naturel le portait à la discrétion, rien de plus.

Bernard de Fallois vivait pour son travail, pour l'édition, pour l'amour de la littérature. Pour quelques passions aussi, comme le

cirque ou la corrida qui pouvait l'entraîner une ou deux semaines par an, pas davantage, en Espagne – les seules vacances qu'il s'octroyait dans l'année. Et il était surtout d'une admirable fidélité à ses amis. D'abord aux plus anciens d'entre eux qu'il ne délaissait pas. Dans l'affection qu'il nous voua, à Nicole et moi, entra peut-être aussi, à l'origine, le regret de l'amitié qu'il aurait pu éprouver pour mon père, un peu à la façon dont l'amitié si étroite qui le lia à Pascal Jardin avait pu se nourrir des liens qu'il avait auparavant noués avec Jean Jardin... Mais je n'insiste pas.

Il fut heureux quand Nicole et moi lui présentâmes notre si cher et vieil ami Georges Moustaki. Les deux hommes furent bientôt proches l'un de l'autre. Moustaki n'était pas seulement un auteur, compositeur et interprète de chansons qui marquèrent durablement son époque, il écrivait aussi et il lui confia plusieurs livres. Ils se comprenaient. Moustaki souffrit à la fin de sa vie d'une cruelle insuffisance respiratoire. Nous nous retrouvâmes avec Bernard à son chevet.

Il rencontra aussi quai d'Anjou Pietro Citati dont l'immense culture et l'autorité

intellectuelle l'impressionnèrent. Tout comme Jean Clair, mais trop tardivement hélas! Ou encore Anne Vernon dont la spontanéité, le charme, le talent le séduisirent, lui rappelèrent les premiers films de Jacques Becker qu'il avait aimés et qu'elle avait si spirituellement interprétés. L'amitié toujours!

Deux ans avant sa mort, je revins une dernière fois à la charge. Et si, cette fois, nous écrivions ensemble, Bernard et moi, un livre d'entretiens – un peu à la façon dont Modiano avait dialogué avec Berl? J'avais tant de questions à lui poser! Et lui tant de réponses à donner, tant de portraits à creuser, tant de réminiscences à convoquer! Je recueillerais ses propos. Il remettrait ensuite tout en forme, à sa convenance.

Il ne me répondit pas par la négative. Il ne me répondit pas du tout. Peut-être n'était-il pas mécontent, qui sait, de ma proposition, même s'il n'entendait pas, au fond, lui donner suite. Ce qui ne m'étonna guère.

Aurait-il été mécontent, amusé, ironique, détaché ou indifférent devant un témoignage comme celui-ci? Je l'ignore. Mais écrire aujourd'hui sur lui, c'est encore une manière

de le retenir auprès de moi, de Nicole. Comme un besoin de renouer le dialogue avec cet homme qui a marqué si durablement notre vie, l'a éclairée de sa perspicacité et de sa fidélité généreuse, lui dont les commentaires sur le monde, dénués de tout préjugé, de tout conformisme (il haïssait la sottise, la fatuité, le pouvoir de l'argent et les idées reçues), nous étaient si nécessaires, nous stimulaient et nous rendaient peut-être un peu plus intelligents.

JEAN-LOUIS VOISIN

Bernard ou le Chat de Sempé

«BERNARD, QUELLE SURPRISE!»

Souriant, à la porte de notre domicile, Bernard sort de l'une de ses innombrables poches son petit carnet noir, le consulte :

«C'est bien aujourd'hui que nous dînons ensemble!»

Combien de fois, cette scénette s'est-elle répétée? Un jeu, peut-être? Et comme pour se faire pardonner, Bernard demandait à l'un de mes garçons de lui jouer un morceau de piano, à l'autre des nouvelles de ses études de médecine et complimentait Joëlle pour la qualité de son repas élaboré à la va-vite. Puis brusquement, il partait retrouver sa vieille Mercedes. Il n'arrivait pas à s'en séparer et avait

trouvé dans une banlieue digne de Simenon un mécanicien qui lui promettait une restauration exceptionnelle.

À table, la littérature occupait la place d'honneur. Sauf un dîner avec Bartolomé Bennassar, au cours duquel l'Andalousie et ses petits villages près de Ronda, où aimait se retirer Bernard, et la tauromachie lui avaient fait concurrence. C'est d'ailleurs par la vie littéraire que nous nous sommes rencontrés. Deux fois. La première, en 1984, dans un immense bureau près de l'église Saint-Sulpice après la sortie de *Néropolis*, le roman historique d'Hubert Monteilhet, qu'il avait publié chez Julliard. Nous nous étions séparés avec distance. Il me reprochait d'avoir repéré des erreurs historiques, minimes disait-il, et de n'avoir pas été sensible au mouvement puissant du roman. Il n'avait pas tort. Notre deuxième rendez-vous se passa à *La Gauloise*, l'un de ses restaurants préférés avec *Le Dôme*, grâce à un ami commun, décédé lui aussi, qui se trouvait être l'héritier testamentaire de Lucien Rebatet alors qu'il était issu d'une famille de résistants, très proches de l'Action française. Je savais que Bernard avait écrit l'un des premiers articles sur

Les Deux Étendards. Il n'avait pas relu ce gros roman. Il ne relisait guère les livres qu'il avait aimés, gardant en lui ses premières impressions. Mais il aurait voulu publier le *Journal* inédit des *Deux Étendards* en même temps qu'il aurait ressorti ce livre mal connu. Il en fut empêché.

«Citez-moi cinq grands romans français de la seconde moitié du XX^e siècle qui nous survivront et qui n'ont pas été écrits par des auteurs publiés avant-guerre?» Si *Les Deux Étendards* appartenaient au club des élus, la partie était rude pour qui essayait d'apporter une réponse. À l'égal des coutiliers médiévaux dont on dit qu'ils trouvaient très vite le défaut de l'armure d'un chevalier afin de le supprimer, Bernard, dans ses critiques, touchait l'essentiel. Ses jugements, parfois injustes, étaient sans appel. Il aimait Stendhal, sans plus, lui préférait Balzac et par-dessus tout Proust dont la Sorbonne avait recommandé au jeune agrégé, découvreur et éditeur de *Jean Santeuil*, d'oublier ce romancier pour affronter un doctorat d'État digne de ce nom, c'est-à-dire éloigné du genre romanesque... Il regrettait que les «hussards», qu'il avait tous connus, n'aient pas tenu leurs promesses littéraires. Il n'enten-

dait rien à Julien Gracq, Cioran et Jünger, une famille d'esprit avec laquelle il n'avait aucun atome crochu. Des jugements à l'emporte-pièce qui masquaient une réelle tendresse pour les écrivains qu'il éditait, quand bien même il en connaissait les limites. Ainsi d'Henri Bellaunay, génial pasticheur de poètes et dont il regrettait l'absence d'autres productions.

Sa vie semblait jalonnée par la littérature. Ses souvenirs, du moins ceux que nous avons partagés, se raccrochaient à des moments littéraires. Ainsi, il racontait qu'en 1940 alors que ses parents l'avaient envoyé en province, suivant les recommandations du gouvernement, et que le convoi dans lequel il se trouvait pour passer la Loire était attaqué par une aviation ennemie, il n'avait qu'un seul souci, savoir ce qu'allait devenir Scarlett O'Hara! Il se rappelait avec vivacité les discussions animées qu'il avait eues avec ses deux camarades de lycée, alors marxisants, Denis Richet et François Furet, les futurs historiens. Il se souvenait aussi de Jean Turlais qui mourut au combat, sous uniforme français, devant Colmar après un bref passage dans la Milice. Il l'avait connu grâce à Roland Laudenbach

pendant les années 40 et le considérait comme le poète le plus doué et le plus prometteur de sa génération. Il jugeait en connaisseur ; il avait lui-même composé quelques poèmes, disait-il en souriant, parus dans les *Cahiers du Triton bleu*, aux lendemains de la guerre.

Autant que dans le roman, il vivait dans la poésie qui jalonnait sa géographie personnelle : ses bureaux n'étaient-ils pas situés à côté de Saint-Augustin, l'église « *Au porche maigre, à l'ample dôme* » qu'avait brocardée Toulet ? Capable de réciter des centaines de vers (la versification, le rythme étaient essentiels à la langue française, répétait-il), il portait souvent sur lui un recueil de poésies ou un petit essai, tel que le *Lecture de Phèdre* de Thierry Maulnier qu'il laissa à la maison sous prétexte que je ne l'avais pas lu.

Cependant, sa curiosité ne s'arrêtait pas aux frontières de la vie littéraire. Il les franchissait avec une facilité qui laissait pantois, soit par nécessité pour se pencher sur le fonctionnement pratique d'une maison d'édition, soit par goût : tout l'intéressait, les techniques nouvelles, les progrès de la médecine, les réformes de l'éducation. Il interrogeait sans cesse mes enfants,

mon épouse, les amis que nous invitations avec lui, sur leurs métiers, non par attention polie, mais par appétit de savoir et de connaître ce que pensaient et ce que faisaient des gens d'autres générations et d'autres milieux que les siens. On sentait instinctivement qu'une joie presque enfantine l'habitait au cours de ses interrogatoires qu'il interrompait pour griffonner dans son petit carnet noir avant de les reprendre. Il acceptait les gens comme ils étaient, sans vouloir les changer, oubliant les attaques dont il avait été l'objet, préférant la négociation à l'affrontement qu'il ne craignait d'ailleurs pas. Lorsque l'on avait gagné sa confiance, il la prodiguait abondamment et savait utiliser cette générosité avec malice, donnant des pages à relire, voire à compléter ou à corriger dans un délai très court. Et il suivait recommandations et additifs s'il les jugeait justifiés, même s'ils contrevenaient à son sentiment premier.

Bernard avait-il conscience d'appartenir à plusieurs mondes, à plusieurs cultures ? Je le pense. À l'aise dans ces temps si différents, il aurait pu être un passeur, comme l'on dit, de premier plan. Mais toujours il refusa, à ce que j'en sais, de mettre par écrit les souvenirs

exceptionnels qu'il recelait et qu'il racontait avec brio. Un voyage à Bruges? C'était avec les Bardèche. Une expérience de théâtre? Avec Roland Laudenbach. Une photographie des Pagnol? Oui, mais envoyée par Albert Cohen qui l'accompagne d'un mot.

« Comment s'y prendrait un Français pour ne pas penser comme tout le monde? » s'interroge une héroïne prussienne de Stendhal. La réponse est simple : suivre Bernard. Il avait une manière personnelle d'envisager et de juger toute chose, que ce soit une émission de télévision, une décision politique, un individu, un spectacle, un livre, un match de boxe. Ainsi sa transposition dans le monde politique de la rivalité entre les deux clowns, l'Auguste-Président de la République et le clown blanc-Premier ministre... Non par volonté de provoquer, sauf quelquefois, lorsque sa lucidité froide, quasi scientifique, s'embrouillait avec des passions fulgurantes, telle son exécution de l'idée de nation née selon lui avec la Révolution française. Il donnait une couleur plus vive à des événements ternes, pimentait ce qui était fade, crevait avec agilité les baudruches prétentieuses à la mode. Il conciliait les contraires : optimiste

dans sa façon de vivre, il rêvait d'une Europe aux couleurs fédérales; pessimiste sur l'avenir de l'édition, sur sa propre santé, sur le destin des lettres classiques qu'il défendit cependant avec ardeur. Il penchait plus vers l'antiquité romaine que l'antiquité grecque, continuait à s'enthousiasmer pour les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. Il portait également une admiration pour les études de Guglielmo Ferrero, en particulier sur celles qui concernaient l'histoire de Rome qu'il avait envisagé de publier. Qui, à l'exception de rares aficionados, les aurait lues? Au demeurant, l'intérêt commercial quasi nul d'une telle réédition ne l'émouvait pas. Il se sentait libre de publier ce qu'il aimait. Libre, élégant, un rien sceptique.

Dans son bureau, il y a un chat dessiné par Sempé, le plus grand sociologue contemporain. Assis sur le rebord d'une fenêtre, il regarde en contrebas des humains qui s'agitent. J'ai toujours pensé qu'en son for intérieur, ce chat attentif au monde, distant et complice, s'amusait, souriait presque. Et j'ai toujours pensé que pour Sempé ce chat dessiné à l'intention de Bernard était une figure de Bernard lui-même.

MICHEL ZINK

de l'Académie française

SI SEULEMENT Bernard de Fallois, lorsque je l'ai rencontré, m'avait moins intimidé en surface et plus en profondeur! S'il m'avait paru aller moins de soi qu'il fût bienveillant et plus qu'il fût ironique! Comme, à près de 50 ans, on est encore capable d'une suffisance et d'un aveuglement d'adolescent!

Je ne l'avais jamais vu, mais j'avais l'impression de déjà le connaître. Parce qu'il était connu. Parce que nous avions échangé deux lettres anodines pendant la brève période où il a dirigé avec Dominique Goust les Classiques Garnier. Parce que Dominique Goust avait eu l'idée de créer au Livre de Poche la collection qui allait être «Lettres gothiques», qu'il me l'avait confiée et que, travaillant depuis six ou

sept ans avec lui, je ne pouvais pas ne pas être comme imprégné à travers lui de la personnalité de Bernard de Fallois. Bref, je ne l'avais jamais vu et j'avais l'impression de le connaître. J'avais tort.

Il a pris contact avec moi au début du printemps 1995, peu de temps après ma leçon inaugurale au Collège de France. Je ne me tenais pas de fierté qu'un éditeur me demandât rendez-vous. Je ne me tenais pas de fierté d'avoir un bureau où le recevoir, ce qui était loin d'être le cas à la Sorbonne, d'où je venais. Un bureau pour moi tout seul ! C'était une petite pièce mansardée accessible par un obscur bout de couloir déroché. Je l'y conduisis en triomphe. Ses premiers mots furent pour s'indigner qu'un professeur au Collège de France fût si pitoyablement installé. Moi qui étais si content de mon cagibi !

Il venait me demander un livre. Je lui ai proposé ce que j'avais sous la main : un petit ouvrage constitué de ma leçon inaugurale et du cours que j'étais en train de donner à sa suite. A-t-il eu raison d'accepter aussitôt cette offre ? Elle ne me coûtait pas assez, puisque leçon inaugurale et cours étaient déjà écrits,

elle me confortait dans l'idée que tout ce qui me tombait de la plume était désirable et elle écartait celle qu'un éditeur, après tout, a le droit de préférer publier des livres qui se vendent assez pour ne pas le ruiner. Et puis, moi qui croyais savoir qui était Bernard de Fallois, je ne mesurais pas vraiment l'importance de la personnalité qu'il était dans le monde des lettres et moins encore, lors de cette première rencontre, son génie propre. Il était trop bienveillant et trop grand seigneur pour moi. Je me donnais des airs. Je ne l'ai suivi qu'à regret quand il m'a dissuadé de donner à mon livre le titre subtil et suicidaire dont j'étais si satisfait. J'ai insisté pour le garder en sous-titre. Il a cédé, trop indulgent et trop désintéressé pour ne pas me passer un caprice.

Puis il m'a invité à déjeuner au *Bristol*, comme à une cantine commode, proche de la rue La Boétie. Je n'étais pas plus capable de mesurer vraiment ce qu'était le *Bristol* que de comprendre vraiment qui était Bernard de Fallois. Cela ne m'empêchait pas d'être impressionné et intimidé par l'un et par l'autre. Un maître d'hôtel plaça entre mes mains une carte pour invité, vierge de toute indication de prix.

Je fis un choix. Mon hôte observa en riant que j'avais bon appétit. Je m'aperçus alors, tout rouge, qu'il commandait pour sa part des plats que la carte recommandait pour les déjeuners légers. J'ai changé mon choix pour l'imiter. Deuxième erreur.

N'importe. Quel délicieux déjeuner et quelle délicieuse conversation ! Une conversation sur la littérature, c'est si rare ! J'entends une vraie conversation, non pas un dialogue pour émission littéraire, où chacun tente d'être intelligent. Bernard de Fallois ne parvenait évidemment pas à dissimuler qu'il l'était, ni qu'il avait tout lu, ni qu'il avait connu tout le monde, ni qu'il était incapable d'avoir, sur quelque sujet que ce fût, une position convenue, mais tout cela surgissait soudain, comme par hasard, comme en appendice, au détour d'un propos, d'un aperçu inattendu ou provocant, d'une anecdote surprenante. J'écoutais sans me lasser cette voix rapide, un peu hachée, un peu voilée. Je parlais, moi aussi, conscient, mais avec bonheur, qu'il me faisait parler, un peu comme il aurait sorti le dimanche un lycéen de son internat.

Mon petit livre ne fut pas un grand succès.

Peu après, j'écrivis, vieux débutant, mon premier roman. Roman si l'on veut, mais roman de cuistre. En le lui soumettant, je lui dis: «Ce n'est peut-être pas très grand public...» Il me rit au nez: «Ce n'est même pas public du tout.» Il le publia tout de même, généreusement. Il avait raison: ce ne fut pas public du tout. Généreusement, il m'invita tout de même à nouveau au *Bristol* avec un autre de ses auteurs qui le méritait davantage.

Parmi mes ignorances et naïvetés, il y avait que je n'avais pas l'idée de ce qu'est un éditeur auquel on est fidèle et auquel on apporte en confiance tout ce qu'on écrit. Je n'osais ni proposer ni refuser et j'allais d'une maison à l'autre au gré des commandes. Je publiai des livres chez d'autres éditeurs. Je ne songeais même pas que je pouvais blesser Bernard de Fallois, et le blesser d'autant plus que je lui portais en même temps, comme s'il allait de soi qu'il dût les publier, les actes d'un colloque que des contributions aux signatures prestigieuses ne rendaient guère plus vendable. Il l'accepta de bonne grâce. Un jour pourtant, il me dit, à propos d'un de ses auteurs passé chez un autre éditeur: «Je n'en veux jamais aux auteurs qui

me quittent.» J'eus un éclair de conscience et me sentis visé. Je venais d'écrire un bref pastiche d'Arsène Lupin. Je le lui proposai. Je m'aperçus alors que je n'aurais même pas pu publier ce petit roman sans lui, car il me mit en rapport avec Florence Leblanc, qui était de ses amies. Je n'avais même pas songé que l'œuvre de Maurice Leblanc n'était pas encore à l'époque dans le domaine public!

Que vous dirais-je? Il trouva des paroles pour me consoler du faible succès du roman suivant, sur lequel il comptait un peu, ce qui m'avait flatté, de même que ses consolations brèves et fort peu sentimentales me touchèrent: elles lui ressemblaient tellement! Et puis le temps passa à nouveau. Nous déjeunions parfois ensemble, avec moins de cérémonie désormais qu'au *Bristol*, mais trop rarement, je m'en rends compte maintenant qu'il est trop tard. À l'automne 2017, je lui donnai encore un petit livre. À l'automne 2017! Il était bien temps!

Pourquoi l'ai-je laissé passer, ce temps? Lorsque j'étais avec Bernard de Fallois, il me semblait qu'il était peu de personnes dont je me sentisse aussi proche. Lorsque je ne le

voyais pas, j'avais l'impression que je n'étais décidément pas à sa hauteur et j'hésitais à lui faire signe le premier. Pourtant il ne m'a jamais manifesté que de l'amitié. Il me reste la joie de l'avoir retrouvé juste avant qu'il nous quitte, toujours bienveillant, toujours généreux, toujours malicieusement indulgent.

CHARLES ZORGBIBE

Sur Bernard de Fallois

C'ÉTAIT UN 19 DÉCEMBRE, sombre et froid. Je traversais l'esplanade des Invalides quand mon téléphone portable grésilla. Une voix qui m'était alors inconnue se présenta comme celle de Bernard de Fallois... La surprise déclencha une sorte de séisme sous mon crâne. J'avais déposé aux Éditions de Fallois, deux ou trois mois plus tôt, un manuscrit – une biographie de Mirabeau. J'avais eu droit à un accusé de réception très prometteur puis à un silence opaque. Et voici que l'éditeur lui-même m'appelait. Son ton était chaleureux. Il avait pris le temps de lire mon manuscrit. Il avait hésité puis il avait décidé de me publier. Il voulait me rencontrer. Il était prêt à se rendre

à mon domicile car il connaissait bien mon quartier, Auteuil. Il avait conservé le souvenir de soirées, jadis, chez la jeune maîtresse de Paul Valéry, boulevard Montmorency, à quelques mètres de chez moi.

Trois jours plus tard, Bernard de Fallois me rendit visite et refit quelques allusions au quartier d'Auteuil : la rue du Docteur-Blanche tirait son nom de la clinique du fameux psychiatre, où avait été interné Maupassant ; la rue Henri-Heine, qui la croisait, était encore constituée de villas, telle celle des oncles Weil que le jeune Marcel Proust rejoignait, parfois, en fin de semaine. Proust, mais bien sûr ! J'avais trouvé un thème d'intérêt commun, qui me permettrait de me mettre en avant. Je fis remarquer au grand éditeur que je l'avais toujours connu puisqu'il avait découvert et publié le roman de jeunesse de Proust, *Jean Santeuil*, que j'avais lu dès sa sortie des presses ! Je lui contai, dans le même souffle, les désagréments que m'avait infligés la lecture de « Proust ». En classe de philosophie, j'avais consacré mon temps aux quinze volumes de la *Recherche du temps perdu*, sous la couverture blanche de Gallimard, j'avais négligé les philosophes inscrits au programme

et j'avais failli échouer à la deuxième partie du baccalauréat. Quelques années plus tard, j'avais décidé d'écrire un essai sur les idées politiques de Proust, j'avais lu tout ce qui concernait l'homme et l'œuvre, sa correspondance et même une pièce peu connue de Curzio Malaparte, *Du côté de chez Proust*. Je multipliais mes fiches, je me noyais sous mes fiches. Du même coup, je désertais les séminaires de préparation à l'agrégation de droit. Au retour de mon passage sous les drapeaux, je pris la décision douloureuse de détruire mon millier de fiches. Seule surnagera de ces égarements une courte chronique sur les années de Proust à Sciences Po, rue Saint-Guillaume, que je confierai à un quotidien marseillais.

J'étais satisfait de mon numéro à la Woody Allen, celui de l'auteur en mal d'écriture, que Bernard de Fallois semblait avoir apprécié. Ce fut le début d'une profonde amitié. J'étais conscient du privilège que j'avais de pouvoir dialoguer, à peu près chaque mois, avec cet homme d'une immense culture qui promenait un regard légèrement sceptique mais indulgent sur la cité, les lettres ou les gens qui l'entouraient. Non, il n'était pas sceptique. L'âge

n'avait pas de prise sur lui car tout suscitait sa curiosité, le passionnait – même lorsqu'il revenait sur un match de football, auquel il avait assisté naguère au Parc des Princes. Un homme de passion qui revivait avec émotion son exode d'enfant sur les routes de France, la visite d'un cousin allemand en uniforme, un aristocrate de l'autre côté du Rhin, un von Fallois, pendant l'Occupation – presque le Siegfried de Giraudoux – et aussi ses débuts de jeune professeur de lettres, ses rencontres avec Simenon, ses activités passées à la tête des plus grands groupes d'édition. Le secret de Bernard de Fallois était qu'il n'en finirait jamais avec l'émerveillement d'être au monde.

Lors de notre premier entretien, Bernard de Fallois m'avait confié un point qui le tracassait : j'avais indiqué, dans le courrier qui accompagnait mon manuscrit, que j'avais enseigné à la Sorbonne. Mais il ne connaissait vraiment pas mon nom, j'étais pour lui un inconnu. C'est pourquoi il avait hésité à accepter mon *Mirabeau*. Qu'avais-je donc enseigné ? Les littératures comparées ? Ou plutôt l'histoire ? Mais de quelle période ?

Je fis profil bas. Il ne me connaissait pas parce que j'étais un pauvre juriste de droit public, l'un de ces juristes presque toujours éloignés des feux de la rampe qui illuminent les philosophes, sociologues ou autres experts en sciences humaines, regroupés dans les écoles de pensée les plus radicales et les plus brillantes. Puis je contre-attaquai pour l'honneur des juristes, tout ego déployé! Nous étions, en réalité, des gens très importants dans la bataille des idées! Moi, par exemple, j'avais, à l'ombre de Raymond Barre, publié deux ouvrages condamnant la pratique constitutionnelle de la cohabitation, cette dérive de la V^e République, implicitement récusée par le général de Gaulle et par le plus proche de ses ministres, le véritable exégète de la Constitution, René Capitant!

En réalité, j'étais tombé sur forte partie. Bernard de Fallois se prononçait avec une acuité que je n'avais pas imaginée sur le gouvernement de la France.

— Non, je partage vos préventions contre la Constitution de la V^e République, mais pas pour les mêmes raisons. Bien entendu, il est absurde de confier la direction d'un pays à deux

personnes à la fois, l'une tenant son pouvoir de l'autre mais pouvant aussi être imposée à l'autre par une assemblée récalcitrante...

— Vous reprenez clairement l'hypothèse de la cohabitation que vous condamnez vous aussi: un président soudainement minoritaire au Parlement, un président aux pouvoirs extravagants, soudainement dépouillé de toutes ses compétences, une Constitution à géométrie on ne peut plus variable!

— Notre Constitution est contraire à toute logique. Ceux qui prétendent le contraire sont des sots ou des êtres de mauvaise foi. Mais vous, les juristes de droit public, vous tournez en rond depuis un demi-siècle, sans saisir la véritable contradiction de notre Constitution...

Un silence.

— ... parce que vous ne voulez pas prendre les leçons des clowns.

Nous déjeunions dans la grande salle d'un hôtel de la rue d'Astorg, qui semblait à l'écart des rumeurs du monde. Bernard de Fallois s'engageait dans un parallèle entre les milieux du cirque et de la politique.

— Les clowns m'ont toujours intéressé.

Remarquez la beauté du mot lui-même, son étrangeté, la forme de ses cinq lettres, le seul mot de la langue française qui ait l'air d'un idéogramme! En réalité, ils sont deux: le clown blanc, un vrai bouffon qui intervient entre deux numéros équestres ou de voltige, qui imite les exploits de l'acrobate ou du cavalier qui vient de se produire mais qui rate tout; c'est un spécialiste de la parodie. Et le clown au nez rouge, l'auguste, qui franchit en état d'ébriété la barrière de la piste. Le clown blanc est, en principe, supérieur à l'auguste qui est à la fois son faire-valoir et son souffre-douleur, soumis à ses gifles et à ses coups de pied. En réalité, des renversements peuvent se produire car ils sont deux forces égales: le « blanc » représente la pensée et la sérénité, l'auguste l'action et l'émotion.

Et Bernard de Fallois de me délivrer une originale leçon de droit constitutionnel:

— De Gaulle était un très grand clown blanc, le clown blanc né. Mais, par habileté tactique, il prit à son côté un autre clown blanc, Michel Debré, d'où une période de tension — jusqu'à l'intronisation d'un auguste idéal, Pompidou. Il est vrai que Pompidou

passa, par la suite, avec une étonnante facilité, de l'emploi de nez rouge à celui de clown blanc! Mitterrand aussi eut de très bons augustes, surtout Pierre Mauroy, voire finalement Balladur... François Hollande, alors qu'il tenait un auguste honorable en la personne de Jean-Marc Ayrault, aura commis l'erreur de recruter un clown blanc qui le surpassait, Manuel Valls. Il faut que vous le compreniez: le vrai problème n'est pas la cohabitation institutionnelle entre deux partis opposés mais la découverte d'un véritable auguste qui convienne au clown blanc de l'Élysée!

TABLE

Pierre Assouline	7
Yves Avril	17
Pierre Barillet	33
Bartolomé Bennassar.	37
Simone Bertière	41
Alain Besançon	47
Marc Bressant	51
Victor Brombert	59
Jean-Claude Casanova.	63
Françoise Chandernagor	75
Éric Deschodt.	89
Joël Dicker	93
Michael Edwards	107
Marc Fumaroli	111
Claude Habib	117
Francis Huré.	123
Gilbert Mercier.	127
Hubert Monteilhet	139
Marc Pasteger	143
Bernard Plessy.	147
Jean-François Roseau	161
Gérard de Senneville.	167
Jean Soler	173
Anne Vernon	181
Frédéric Vitoux.	183
Jean-Louis Voisin	191
Michel Zink	199
Charles Zorgbibe	207